N° 221.

ESSAI

SUR

LA MÉDECINE MILITAIRE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 10 *août* 1833, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine;*

PAR FRANÇOIS-ALBERT-JOSEPH BERNARD, du Cateau-Cambrésis,

Département du Nord ;

PHARMACIEN SOUS-AIDE-MAJOR BRÉVETÉ, EMPLOYÉ A L'ÔPITAL MILITAIRE DU GROS-CAILLOU.

Navita de ventis, de tauris narrat arator,
Enumerat miles vulnera, pastor oves.

PROPERCE, liv. 2, éleg. 1.

Quemadmodùm sanitas custodiatur exercitùs admonebo, locis, aquis, tempore, medicinâ, exercitio. VEGETIUS.

Da veniam scriptis quorum non gloria nobis
Causa, sed utilitas officiumque fuit.

OVID., Epist. ex Ponto.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1833.

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacie	DEYEUX, Examinateur.
Hygiène	DES GENETTES, Examinateur.
Pathologie chirugicale	MARJOLIN.
	.....
Patholohie médicale	DUMÉRIL.
	ANDRAL, Président.
Pathologie et thérapeutique générales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU, Suppléant.
Clinique médicale	FOUQUIER.
	BOUILLAUD.
	CHOMEL.
	ROSTAN, Examinateur.
Clinique chirurgicale	BOYER.
	JULES CLOQUET.
	DUPUYTREN.
	ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT, DUBOIS.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Bayle.	Hatin.
Bérard (Auguste).	Hourmann, Suppléant.
Blandin.	Jobert.
Boyer (Philippe), Examinateur.	Laugier.
Briquet.	Lesueur.
Brongniart, Examinateur.	Martin Solon.
Broussais (Casimir).	Piorry.
Cottereau.	Requin.
Dalmas.	Sanson (aîné).
Dubled.	Sanson (Alphonse).
Guérard.	Royer-Collard.
	Trousseau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A MONSIEUR LE MARÉCHAL

DUC DE TRÉVISE,

GRAND-CHANCELIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

En me permettant de placer à la tête de ce faible essai votre nom illustre dans les fastes de la gloire, vous lui prêtez un appui dont il a besoin.

Cet opuscule, ayant pour objet la santé de l'homme de guerre, ne pouvait paraître sous de plus favorables auspices que ceux d'un habile capitaine, le père et l'ami du soldat.

Daignez agréer, MONSIEUR LE MARÉCHAL, *l'hommage de ma reconnaissance et des sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être,*

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur,

BERNARD.

AU CORPS

DES OFFICIERS DE SANTÉ MILITAIRES,

DONT JE M'HONORE DE FAIRE PARTIE.

A MON MEILLEUR AMI,

HECTOR HORRIE,

Juge-de-paix à Maubeuge,

ET

A SA TENDRE ÉPOUSE.

F.-A.-J. BERNARD.

ESSAI

SUR

LA MÉDECINE MILITAIRE.

Les organes et leurs fonctions physiologiques étant les mêmes chez tous les hommes et dans tous les états de la vie, les altérations pathologiques sont identiques, et le médecin, pour conserver ou rétablir la santé, doit dans tous les temps suivre les mêmes préceptes.

Pourtant, en raison des circonstances spéciales dans lesquelles se trouve l'homme de guerre, circonstances qui multiplient les causes de maladies auxquelles sa profession le force souvent de s'exposer, et qui, agissant sur des masses, sont bien plus délétères que dans la vie civile, où elles n'attaquent ordinairement que des individus, on a formé une section séparée des lésions qu'elles produisent, sous le nom de *maladies des armées*. Les moyens propres à les guérir ou à en préserver constituent l'hygiène et la médecine militaire.

Chez les peuples non civilisés, tous étaient guerriers; la guerre n'était qu'une entreprise momentanée; elle cessait aussitôt que la victoire était décidée. La sobriété de ces peuples, la rapidité de leurs

campagnes militaires leur permettaient de ne rien changer à leurs habitudes et de n'être exposés, à l'occasion de la guerre, qu'aux maladies ordinaires, si l'on excepte les accidens traumatiques, produits infaillibles des combats; encore les armes dont ils se servaient produisaient des ravages peu considérables, si on les compare avec ceux qui résultent de l'usage des armes dont se sont servis plus tard les peuples civilisés, et surtout de celui des armes à feu.

Il en est encore de même aujourd'hui parmi les hordes sauvages.

A mesure que les nations se policèrent, une seule partie de la population fut destinée à combattre; les armées rentraient dans leurs foyers, aussitôt les opérations militaires terminées, et les individus qui les avaient formées reprenaient leurs travaux domestiques, jusqu'à ce qu'une nouvelle guerre les rappelât sous les drapeaux.

Les armées, ainsi formées et dissoutes alternativement, n'avaient point de règles fixes ni de discipline; elles étaient difficiles à organiser, et ne pouvaient faire aucun progrès dans la stratégie. Des épidémies meurtrières y causèrent quelquefois des ravages effrayans; mais, si ces armées temporaires étaient exposées aux maladies causées par les fatigues, par les privations, par les hasards de la guerre, et accrues par l'imprévoyance, elles étaient exemptes de celles que produisent pendant la paix, l'oisiveté, l'encombrement, les excès, etc.

Plus tard, il fallut des armées permanentes pour veiller à la sûreté des états, pour faire respecter leurs droits, pour protéger les citoyens et garantir les propriétés; un certain nombre d'hommes furent tirés de la population pour rester constamment sous les drapeaux pendant un temps déterminé, ou jusqu'à ce que de graves infirmités les rendissent inaptes au service.

Une armée ainsi formée est essentiellement active; les individus qui la composent sont soumis à des règles, à une discipline, à un genre de vie qui les séparent des autres citoyens; ils sont exposés, par la nature de leur profession, à des fatigues, à des intempéries, à des besoins, à des privations, et entraînés à des excès, qui établissent une ligne de démarcation entre eux et les autres hommes.

DE L'HYGIÈNE MILITAIRE.

On nomme *hygiène* la partie de la médecine qui traite des moyens de conserver la santé. Elle a pour objet la connaissance de tout ce qui concerne l'entretien de la vie; son domaine s'étend sur la nature entière, puisque l'influence des choses physiques et morales exerce une action plus ou moins marquée sur les fonctions de nos organes, et que, du rapport convenable de l'organisation avec tous les corps qui l'entourent, résulte l'harmonie des mouvemens qui constitue la santé.

L'application de cette science, nommée *hygiène militaire*, comprend les soins dus au soldat dans toutes les circonstances, c'est-à-dire depuis le moment où il arrive sous les drapeaux, jusqu'à celui où il rentre dans la vie civile; non-seulement elle a pour but de conserver sa santé, mais elle contribue toujours et suffit souvent à la guérison de ses maladies. (*Thérapeutique hygiénique.*)

Peu de choses restent à dire sur ce sujet après les savans écrits des *Pringle*, des *Monro*, des *Colombier*, des *Revolat*, des *Des Genettes*, des *Percy*, des *Larrey*, des *Parmentier*, des *Vaidy*, etc.

De la formation de l'armée et du recrutement.

Avant 1789, le recrutement de l'armée par le tirage au sort (milice) fournissait généralement des hommes bien constitués, de bons soldats; mais en même temps on employait un mode bien vicieux, celui des enrôlemens dits volontaires et presque toujours obtenus par séduction : aussi les regrets tuaient une partie des enrôlés, tandis que les autres donnaient dans les régimens des leçons d'insubordination et de débauche.

Les levées en masse fournissent des armées nombreuses, mais sans union, sans énergie, sans instruction militaire; elles sont bientôt anéanties, et répandent l'effroi, l'infection et la mort dans les villes

et dans les campagnes. Dans les combats, ce n'est point le nombre, c'est le courage, c'est l'habitude des exercices militaires, c'est la discipline, qui assurent la victoire. Les armées romaines, quoique bien inférieures en nombre, n'ont-elles pas vaincu leurs ennemis, les Gaulois, les Germains, les Espagnols? Sans aller chercher des exemples chez les anciens, combien de fois, pendant les guerres de l'empire, les aigles françaises n'ont-elles pas renversé des armées plus nombreuses que les nôtres! et le jour même de notre honorable défaite, ne vendîmes-nous pas chèrement la victoire aux forces quintuples des rois ligués contre notre gloire?

Le mode de recrutement depuis long-temps adopté en France est basé sur l'équité, et fait entrer dans les rangs de l'armée, avec des droits égaux, à mérite égal, l'agriculteur et le citadin, celui qui cultive un art libéral et celui qui exerce une profession mécanique, le fils de l'homme opulent et celui du prolétaire.

Une sage prévoyance a réglé les cas d'exemption. L'humanité n'a point à gémir : le fils unique ou l'aîné, ou bien le petit-fils ou l'arrière-petit-fils d'une veuve, d'un père aveugle ou septuagénaire, l'aîné d'orphelins, sont exempts, de même que celui dont le frère a acquitté sa dette envers la nation.

Il en est encore de même pour ceux qui sont atteints d'infirmités incurables ou incompatibles avec le métier des armes. Ceux qui se destinent à l'exercice du culte ou à certaines carrières, jouissent de la même exemption.

Du choix des hommes.

Tout homme de guerre, à quelque genre de service qu'il soit destiné, doit être d'une taille bien proportionnée et d'une complexion forte et vigoureuse. On a toujours préféré les campagnards aux habitans des villes, parce que les premiers sont généralement plus sobres, plus forts, plus accoutumés au travail, à la fatigue et à l'inclémence des saisons; tandis que les seconds sont souvent amollis par une vie sédentaire ou des excès prématurés.

Les montagnards sont plus propres à l'arme de l'infanterie ; ceux qui habitent les plaines forment les meilleurs cavaliers.

Vegetius, *De Re militari*, dit que l'on préfèrera l'individu à la fleur de l'âge, ayant les yeux vifs et animés, les dents en bon état, l'haleine douce, une belle chevelure, la tête élevée, la figure mâle, la poitrine large, les épaules épaisses et bien fournies, les bras longs, les poignets gros, la main forte, les muscles prononcés, la taille dégagée, le port aisé, le ventre peu saillant.

« Nam duo sunt genera : hic melior insignis et ore
« Et rutilis clarus squamis : ille horridus alter
« Desidiâ, latamque trahens inglorius alvum. »

Virg.

Il veut aussi que la jambe soit droite, les jumeaux bien marqués, le pied maigre.

Telles sont en effet les formes les plus importantes pour l'homme de guerre, et les signes les plus sûrs d'une bonne constitution, toujours préférable à la hauteur de la taille, lorsque celle-ci n'accompagne pas une forte organisation.

Certes, on doit exiger la plupart de ces conditions dans les cas d'enrôlemens volontaires ou de remplacemens ; mais dans les conscriptions, qui offrent peu d'hommes taillés sur ce patron, on est forcé d'admettre ceux présentés, pourvu qu'ils ne soient pas trop faibles, ni privés de la totalité du nez, ni de la vue, ni de l'ouïe, ni de la voix ou de la parole, ni des principaux organes de la génération, ni d'aucune des grandes divisions des membres ; ou qu'ils ne soient pas affectés des maladies qui exemptent du service militaire, telles que : anévrysmes, scrophules, rachitis, claudication, etc. Toutefois, autant que le permettent les circonstances, on ne doit pas faire entrer dans les rangs de l'armée les hommes débiles, destinés à peupler les hôpitaux et à périr loin de leurs familles, sans avoir pu rendre de services à l'état. C'est dans les hôpitaux que l'on voit fréquemment les tristes

résultats du vice de révision, qui fait compléter l'effectif des corps avec des hommes inaptes au service, faibles ou malades, qui eussent vécu chez eux au moyen de précautions minutieuses, incompatibles avec le métier de soldat.

L'âge le plus propre au métier des armes est de dix-huit à quarante ans; plus tôt, l'homme n'a pas acquis son entier développement; plus tard, il commence à perdre son agilité.

L'inspection du médecin militaire est indispensable pour juger si l'individu présenté est propre au service. S'il était entaché de quelque maladie contagieuse, s'il avait la gale, des dartres, ou quelque autre affection cutanée, il faudrait lui faire subir un traitement avant que de le mettre en contact avec ses camarades. Celui qui serait reconnu épileptique devrait être proposé de suite pour la réforme, si déjà il était admis. La prudence conseille aussi de s'informer si les jeunes militaires ont été vaccinés, de vérifier les cicatrices des pustules, et, si le médecin conçoit le moindre doute, il doit procéder à une nouvelle vaccination, en se procurant du fluide possédant toutes les qualités nécessaires au succès. On éviterait par ce moyen les ravages que font encore souvent dans les hôpitaux militaires des épidémies de variole.

Du changement d'habitudes.

Le médecin militaire devra étudier l'organisation physique et morale du jeune soldat, afin de le soustraire à la funeste influence d'une infinité de causes qui exerceraient sur lui une action d'autant plus puissante, qu'il n'y est point habitué. L'air, les alimens, les vêtemens, les affections morales, tout est changé pour lui; il en est de même de ses occupations, de l'heure des repas et de celle du sommeil, etc., etc.

Les circonstances hygiéniques différeraient moins pour le jeune soldat, le changement apporté dans ses habitudes serait moins brusque, si, pour l'appeler sous les drapeaux, on choisissait la saison la plus douce, la plus constante. Presque toujours, c'est par

les rigueurs de l'hiver queles recrues se mettent en route. Comme à leur entrée au corps elles doivent recevoir des effets militaires, elles n'emportent au moment du départ que le moins d'habillemens possible; de là résulte que ces hommes, vêtus incomplètement, mal défendus contre les intempéries, contractent souvent en arrivant, ou avant d'arriver au corps, des maladies plus ou moins graves, que l'autorité militaire préviendrait en changeant, au moins en temps ordinaire, l'époque de la mise en activité.

A la pensée de servir la patrie, l'amour de la gloire électrisait le jeune homme; mais en quittant les lieux témoins de son enfance, de ses premiers jeux, de ses premières pensées; en se séparant d'amis, de parens qui lui sont chers, peut-être de sa jeune amante; en abandonnant des habitudes qui ont grandi avec lui, il éprouve des regrets, la tristesse pénètre son âme; bientôt ce trouble moral le disposera à beaucoup de maladies, s'il n'est conduit avec douceur, sagesse, et par une transition insensible, aux modifications apportées par son nouvel état dans sa manière de vivre, et auxquelles il faut que son organisme s'accoutume peu à peu : heureux le jeune soldat, si, pour dissiper son ennui, il ne va pas se laisser entraîner à l'ivrognerie ou aux excès vénériens, et contracter des maladies inflammatoires ou des affections syphilitiques dégoûtantes !

Outre les lois et les réglemens militaires relatifs à l'art de la guerre et au service, tant en campagne que dans les villes de garnison et les cantonnemens, il en est qui concernent le bien-être du soldat dans l'état de santé et dans l'état de maladie. Tout doit être prévu et coordonné pour que les casernes, l'habillement, la nourriture, les manœuvres, les marches, les bivouacs et les campemens deviennent le moins possible pour lui des causes générales de maladies; de même que, s'il tombe malade, il faut qu'il trouve dans les hôpitaux, avec les secours pharmaceutiques et chirurgicaux, les ressources de l'hygiène.

De l'habillement.

Les vêtemens ont toujours dû remplir quatre objets principaux :

1°. Conserver la chaleur naturelle ;

2°. Permettre l'absorption et l'exhalation des produits de la transpiration ;

3°. Faciliter l'action des organes ;

4°. Garantir des impressions surexcitantes, débilitantes ou perturbatrices des agens extérieurs.

Les vêtemens trop larges embarrassent les mouvemens, donnent trop accès à l'air, et par là exposent les parties qu'ils recouvrent aux variations atmosphériques ; trop étroits, ils exercent une compression permanente, qui s'oppose au développement et à l'action des organes.

Les étoffes les moins conductrices du calorique, telles que les laines, les soieries, les pelleteries, conviennent dans les saisons et les régions froides; les vêtemens de coton, de lin, de chanvre, très-bons conducteurs du calorique, semblent appropriés aux pays et aux temps chauds. Quant aux couleurs, les plus pâles ont un pouvoir de réflexion plus grand, aussi elles doivent être moins chaudes. A cause des changemens fréquens de température, on a dû préférer les tissus de laine, comme étant les plus solides, de meilleur teint et aussi utiles contre le calorique extérieur, auquel elles opposent une barrière, que contre l'exhalation du calorique du corps qu'elles isolent.

L'habit du soldat doit être simple, commode, léger, pour permettre l'exécution de tous les mouvemens nécessités par les exercices militaires et gymnastiques. Les vêtemens serrés présentent de graves inconvéniens: la constriction du cou, de la poitrine, provoque des congestions vers l'encéphale et les poumons, des apoplexies; les liens sur les jambes y font naître des varices, des abcès, l'enflure, etc.

Chaque pièce de l'habillement doit être assez fréquemment renouvelée pour que le soldat soit propre et bien couvert.

Jamais l'armée n'a été aussi bien ni aussi solidement vêtue. L'habillement militaire a participé aux progrès de l'industrie ; néanmoins il présente encore quelques imperfections : par exemple, le corps de la veste est trop court; le schako laisse beaucoup à désirer; son extrémité la plus évasée étant supérieure, le moindre mouvement du corps fait vaciller incessamment cette coiffure, qui entraîne la tête; le soldat, pour rétablir le centre de gravité, fait des gestes fatigans : on obvierait à cet inconvénient, en rendant l'extrémité supérieure plus étroite que ne l'est l'inférieure.

Le suspensoir devrait faire partie essentielle de l'habillement du soldat. Le gouvernement n'hésiterait pas à appliquer à toutes les troupes cette amélioration, déjà admise par plusieurs colonels de cavalerie, s'il savait combien sont fréquentes et dangereuses les maladies des testicules, qui nécessitent souvent l'ablation de l'organe, et deviennent quelquefois mortelles : dégénérescence de la tunique vaginale, du testicule, sarcocèle (*Boyer, Dupuytren, Begin, Samuel Cooper*).

Convient-il, comme le désirent quelques hommes de mérite, d'ajouter à la mise du soldat un gilet de grosse flanelle ou camisole, qu'il ne quitterait en aucun temps? Ce conseil paraît d'abord très-hygiénique; mais la difficulté de dégraisser les tissus de laine en contact avec la peau, et la promptitude avec laquelle la vermine s'y développe alors, ne doivent-elles pas être prises en considération? D'un autre côté n'a-t-on pas à craindre d'augmenter, par l'usage de ce vêtement, la masse des effets, de faire contracter au jeune militaire une habitude, dont il ne pourrait s'écarter impunément, et de le priver d'une ressource utile, si sa santé venait à s'altérer? Ne vaudrait-il pas mieux adopter une ceinture en molleton de laine, large de huit à neuf pouces, qui, fixée autour du corps par des cordons, soutiendrait les viscères contenus dans l'abdomen, et les garantirait contre les causes extérieures, surtout contre le froid? La ceinture ne se por-

terait sur la peau que dans les variations atmosphériques, sous l'influence du froid humide, ou pendant les diarrhées. Dans les pays chauds, soumis à de brusques et fréquentes variations atmosphériques, les habitans portent des ceintures par-dessus les vêtemens : les Turcs, les Arabes, etc. Les Espagnols se préservent de la terrible colique de Madrid par l'usage de la *faxa*.

Du logement.

Cette partie de l'hygiène militaire est de la plus haute importance.

La plupart des casernes que possèdent nos villes de garnison sont insalubres, soit par le vice de leur construction, soit par leur position : ou elles sont mal exposées, basses, obscures, ou elles sont placées dans le voisinage de rues infectes, de mares d'eau stagnante ; les latrines sont peu aérées, la maçonnerie qui en forme les parois est trop mince, mal cimentée ; les matières liquides filtrent à travers, se répandent dans le terrain, puis vont infecter les eaux des puits qui servent à la troupe pour les usages culinaires et de propreté.

Dans la construction des casernes et des hôpitaux, on doit concilier la commodité et la salubrité avec les principes de l'architecture.

Quand on le peut, il faut faire choix, pour l'emplacement, d'un terrain sec, pierreux ou sablonneux, découvert, bien aéré, exposé de toutes parts aux rayons du soleil, loin des lieux qui fournissent des exhalaisons miasmatiques, présentant des abords faciles pour les voitures. La caserne sera éloignée des habitations : dans les places fortifiées elle sera à proximité des remparts, ne devra pas contenir plus de mille à quinze cents hommes : elle sera formée de deux corps de bâtiment parallèles, séparés par une vaste cour, fermée par deux grilles aux extrémités nord et sud, et destinée aux jeux et aux exercices gymnastiques. Cette cour sera bien gravelée, le contour seul sera pavé. Si le terrain n'offre pas les conditions hygiéniques indiquées, il faut y suppléer par tous les moyens connus d'as-

sainissement : élévation du sol, écoulement des eaux, plantations, etc.

Il ne resterait rien à désirer, si une rivière limpide ou un ruisseau d'eau vive parcourait ce terrain. Si les latrines ne peuvent aboutir à des courans d'eau, il faudrait les disposer comme les fosses mobiles dites *inodores*, et percer leurs fenêtres au dehors. Il serait permis alors de les multiplier et d'éviter aux soldats les incommodités, pénibles, surtout l'hiver et la nuit, de l'éloignement de ces lieux. Il en serait de même pour les pissoirs, dont il y aurait un sur chaque palier, et qui aboutiraient à des tuyaux munis d'une soupape, et dont la propreté serait exactement entretenue.

Les chambres doivent être bien aérées et éclairées au moyen d'un nombre suffisant de grandes croisées, vitrées, percées sur chaque grand côté. Les lits, élevés de dix-huit pouces au-dessus du niveau du sol, seront placés à trois pieds de distance; les escaliers seront vastes et commodes, ainsi que les corridors. Ces parties du bâtiment seront blanchies à la chaux au moins une fois l'année, ainsi que les chambres; celles-ci seront hautes, et contiendront vingt à vingt-cinq lits au plus.

Des ventouses seront établies de distance en distance au niveau du plancher inférieur, pour faciliter le renouvellement de l'air; il y aura deux cheminées dans chaque chambre.

Le rez-de-chaussée servira à l'établissement des écuries, des magasins, des cuisines, etc.

Dans les casernes qui n'ont point de cuisine commune, ni de fourneaux économiques, on doit affecter des chambres à cet usage; car, si on fait la soupe dans celles habitées, les effets des hommes, leurs armes, leurs fournimens sont continuellement salis par les vapeurs des marmites et par les mouches qu'elles attirent.

L'hiver, des feux de cheminées ou de fourneaux, selon la nature des combustibles du pays, doivent entretenir continuellement une douce chaleur dans les chambres : un supplément de combustible est ajouté à la ration dite *d'ordinaire*. Les hommes saisis par un froid rigoureux

éviteront la transition brusque à une vive chaleur, car rien ne provoque davantage les engelures, les rhumes, les angines, etc.

Les salles de police et les cachots devraient réunir les mêmes conditions que les chambres pour être habitables. Ces prisons ne sont presque nulle part construites d'une manière favorable à la santé: elles sont ordinairement au rez-de-chaussée, presque toujours humides; quelquefois dans des casemates, des souterrains fangeux. Les cachots sont souvent dépourvus de lit de camp et de paille fraîche: les hommes y restent pendant tout un jour ou toute une nuit en relation avec un baquet contenant leurs déjections alvines!!! Aussi, combien ont contracté dans ces lieux des maladies graves, quelquefois mortelles, et ont ainsi payé bien cher un léger délit, malgré l'intention de celui qui avait infligé la peine! Ne devrait-on pas abolir ce mode injuste de correction? Eh quoi! le soldat coupable n'est-il pas assez puni par la perte de la faible portion de liberté qui lui reste, et n'y a-t-il pas de la cruauté à le priver en outre de l'air et de la lumière?

On doit rendre justice à la conduite de quelques chefs de corps, qui ordonnent de faire sortir plusieurs fois le jour les hommes qui sont au cachot, pour leur faire respirer l'air extérieur et enlever les ordures de leur prison.

Ces améliorations ont été souvent réclamées en vain. Serai-je plus heureux que mes prédécesseurs, en assurant que les droits de l'humanité peuvent se concilier avec les exigences d'une discipline indispensable?

Du coucher et des soins de propreté.

Il faut éviter de faire coucher les troupes dans des casernes ou autres habitations nouvellement construites; l'humidité de ces bâtimens dispose à de graves maladies, aiguës ou chroniques, telles que phlegmasies des appareils respiratoire ou digestif, goîtres, rachitis, scrophules, tumeurs blanches, etc.

L'adoption des lits en fer et l'isolement pour le coucher, déjà réa-

lisés dans une grande partie de l'armée, sont très-avantageux pour la santé physique et morale du soldat. Il est fâcheux qu'on ait remplacé la paillasse par un sommier en foin piqué.

Il faut que les fournitures soient propres, saines, fréquemment renouvelées et aérées; qu'aux époques déterminées pour le changement de la paille, les paillasses des lits en bois soient entièrement vidées, que la paille neuve soit bien sèche, non tachée et sans odeur de moisi; la toile devra être lessivée chaque année; les draps seront changés, d'après les réglemens, tous les vingt jours en été, et l'hiver tous les mois.

Aucun soldat ne doit rester malade à la chambre, dans l'intérêt de ses camarades et dans le sien: le bruit et les écarts de régime inévitables, l'absence des soins, ne peuvent qu'aggraver son indisposition et en faire une maladie sérieuse. Quant aux secours qu'il est possible d'administrer dans une infirmerie régimentaire, ils sont à peu près nuls: aussi ces établissemens ne devraient être destinés, en temps ordinaire, qu'au traitement de la gale simple. Plusieurs moyens de guérison se présentent souvent au début d'une maladie, qui bientôt défie toutes les ressources de l'art; il convient donc que les médecins des corps envoient sans délai aux hôpitaux les hommes incommodés, en faisant le rapport de l'invasion, des symptômes et des moyens employés. Ils doivent souvent pratiquer la saignée dans les cas de congestion cérébrale, d'apoplexie, de pleuro-pneumonie, etc., se souvenant de cette maxime :

« Principiis obsta, serò medicina paratur,
« Cùm mala per longas invaluêre moras. »

Quelquefois, après six ou huit jours d'un traitement défectueux à l'infirmerie, des hommes arrivent à l'hôpital avec des lésions graves, auxquelles ils succombent promptement.

D'autres fois ils ne se plaignent au médecin du corps, que lorsque le mal a fait de funestes progrès.

Pour tout ce qui concerne la propreté extérieure, le soldat français peut servir de modèle : quant à celle du corps, elle n'est pas assez surveillée par les chefs, ni prévue par les réglemens ; elle importe pourtant davantage à sa santé. (*Le pansage est nécessaire à l'homme comme aux autres animaux.*) Tous les jours, peu après s'être levé, il doit se laver, sans placer sa tête sous le filet de la pompe ou la plonger dans une auge ou un baquet, mais en se servant d'éponge ou du creux des mains ; il se brossera les dents, se rincera la bouche, et se peignera pour enlever la crasse du cuir chevelu et la poussière qui s'y attache.

Il faut que les hommes se lavent les pieds et les jambes au moins une fois la semaine, dans la saison froide avec de l'eau tiède ; plusieurs baquets par compagnie doivent être affectés à cet usage : l'été à la rivière ou à la mer, mais jamais pendant la sueur, car il résulterait de graves accidens de sa suppression. Le soldat doit changer de chemise au moins une fois la semaine. On ne peut trop recommander la coupe des ongles, surtout de ceux des pieds ; l'incurie et la saleté en font des causes de maladies douloureuses et opiniâtres.

Pendant l'été, deux ou trois fois la semaine, selon la température de la contrée, les soldats réunis doivent être conduits au bain, à certains jours désignés pour cela. Il faut que l'eau ne soit pas stagnante ni trop froide : les autres précautions indiquées consistent à choisir la soirée, à ne laisser prendre aucune nourriture plusieurs heures avant, à défendre l'immersion, si les hommes sont en sueur, à ne pas permettre à ceux qui ne sont pas exercés à la natation de s'exposer dans les endroits profonds. En arrivant sur le bord de l'eau, les hommes se déshabilleront, les effets seront alignés, un appel nominal sera fait : pendant le bain, les officiers et sous-officiers exerceront une surveillance attentive ; un second appel fait au sortir de l'eau apprendra si personne ne manque. La durée du bain sera subordonnée à la constitution de l'atmosphère, et pourra être d'une demi-heure, d'une heure ou de deux. Un médecin du corps assistera à cette promenade pour administrer des secours s'il arrivait quelque accident.

Des lotions générales, avec de l'eau chaude et du savon et par pe-

lotons de vingt-cinq à trente hommes, faites une fois la semaine, remplaceraient pendant l'hiver les bains de rivière. On ferait chauffer l'eau dans les marmites des cuisines, et un certain nombre de draps seraient destinés à essuyer la peau. Cette pratique serait surtout avantageuse aux cavaliers, chez qui elle enlèverait une couche de crasse formée par le fluide de la transpiration et la poussière que l'étrille et la brosse détachent de la peau des chevaux pendant le pansage ; cette croûte obstrue les pores de la surface cutanée, et y détermine la gale ou des éruptions analogues.

De la nourriture du soldat.

Elle doit être salubre, facile à préparer, proportionnée à ses forces et à ses travaux; car l'abus des alimens les plus sains offre autant de dangers que l'usage des substances malsaines.

En temps de paix, la nourriture du soldat français est composée, par jour, de vingt-quatre onces de pain de munition, formé de pur froment et très-bien confectionné; de huit onces de viande de bœuf ou de vache, qui sert, avec certains légumes et quatre onces de pain blanc, à préparer la soupe : c'est le repas du matin, celui que le soldat préfère, et qui convient le mieux à sa santé : aussi dans plusieurs régimens on a supprimé les légumes qui formaient le repas du soir, et les hommes y mangent deux fois la soupe. Les instructions du ministre de la guerre prescrivent d'adopter cet usage toutes les fois que le prix de la viande est modéré. Il serait à désirer que la solde fût augmentée pour suffire à cette dépense utile dans toutes les garnisons.

En temps de guerre, lorsque les circonstances le permettent, il reçoit une ration supplémentaire; mais souvent il se nourrit des substances alimentaires que possède le pays.

La boisson ordinaire du soldat est l'eau. Elle doit être examinée et analysée par les médecins militaires, parce que la présence de certains sels ou de matières organiques en décomposition peut en rendre l'usage dangereux. Si on est forcé d'employer celle qui est fé-

tide, on devra la purifier par le charbon végétal. Pour être potable, l'eau doit être limpide, légère, inodore, d'une saveur fraîche, pénétrante et agréable, être bien aérée, bouillir à 100 degrés, sans se troubler ou déposer de corps étrangers, dissoudre le savon, cuire les légumes et la viande.

Le soldat recevait pendant l'été une ration de vinaigre destinée à être ajoutée à l'eau potable. Les médecins de l'armée ayant représenté que cette boisson vinaigrée dérangeait les facultés digestives en modifiant l'action sécrétoire de la muqueuse gastro-intestinale, et même son tissu, qu'une ration d'eau-de-vie, destinée au même usage, exciterait agréablement l'estomac et serait favorable à la santé, l'administration vient d'opérer ce changement salutaire.

Dans l'intérieur, pendant la saison des manœuvres, ou quand il est exposé à un surcroît de fatigues, le soldat reçoit une ration de vin ou d'eau-de-vie; il en est de même lorsqu'une armée est en campagne. Il doit toujours l'employer sobrement, et éviter l'ivresse. S'il boit un peu d'eau-de-vie pure le matin, il faut qu'il prenne en même temps un morceau de pain ou de biscuit.

Les officiers de santé militaires doivent aussi s'assurer de la qualité des alimens du soldat, et proscrire de sa cuisine les ustensiles en cuivre.

Des exercices.

Les exercices les plus utiles au soldat ont pour but son éducation militaire, le maniement des armes, l'habitude des manœuvres, de l'équitation, des fatigues, etc. : écoles du soldat, — du peloton, — du bataillon ou de l'escadron, etc.

Une autre section d'exercices est destinée à l'occuper, à le distraire, à lui inspirer de l'émulation et une noble hardiesse, en favorisant le développement et l'action de ses organes : ce sont les jeux du soldat, ou la gymnastique, dont toutes les parties ont une application utile, particulièrement la natation. Les maîtres d'escrime surveilleront l'état

des fleurets et celui des masques. Ceux-ci doivent être en fil de fer assez gros et à mailles étroites, etc. On ne doit jamais tirer sans masque.

Mais là ne doivent pas se borner les soins des chefs de l'armée. Les facultés intellectuelles du jeune soldat réclament aussi la culture qui doit les développer et les perfectionner : quelques leçons de morale, voilà pour les sentimens humains et généreux; la lecture, l'écriture, le calcul, voilà pour l'ordre et les relations sociales; quelques notions de physique et d'hygiène domestique, voilà enfin de quoi prémunir contre les erreurs populaires.

Ce n'est qu'en établissant dans chaque régiment, et sur des bases philosophiques, un mode d'enseignement en rapport avec les progrès du siècle, que l'on fera de ses soldats, non des savans, mais des hommes solides, des officiers distingués, de bons citoyens, et qu'on leur inspirera le goût du travail, l'horreur des excès et de la débauche, qui sont des sources de honte et de malheur.

Les belles actions et les progrès dans l'instruction seraient mentionnés.

« Honorer le mérite et la vertu, c'est le moyen d'avoir de grands hommes. »

Eloignés pendant quelques années de leurs familles, de la société civile, ils y rentreront meilleurs et plus instruits, dignes de la considération de leurs compatriotes, et capables de contribuer au bonheur de la nation, après avoir généreusement concouru à sa défense.

Pour voir se réaliser ce beau rêve, il faut commencer par élever le soldat à ses yeux, l'habituer à se respecter, le reprendre avec douceur, sans descendre à la familiarité, ni employer des expressions grossières ou humiliantes; enfin confier la direction de cet enseignement aux officiers très-instruits qui se trouvent aujourd'hui dans tous les corps.

Des auteurs recommandables, en traitant de l'hygiène des troupes, ont conseillé, pour rendre le soldat capable de résister à toutes les causes de maladies résultant de la fatigue, de l'intempérie, etc., de l'exercer continuellement pendant la paix, habillé, armé, équipé, muni de vivres et d'effets de campement, comme à la guerre; de lui

faire faire ainsi, à jeun, des marches forcées et fréquentes, soit sous un soleil brûlant, soit par un froid rigoureux.

Quoique le soldat, en campagne, soit très-chargé et exposé à des degrés extrêmes de température, les distractions continuelles, les idées de gloire, de victoire, d'avancement, les déplacemens journaliers, une plus grande activité, et surtout une plus grande somme de liberté, lui font supporter assez facilement ces inconvéniens de la guerre. L'influence morale produit aussi les plus grands résultats : un mot d'encouragement, *en avant !* la confiance dans les talens ou la valeur d'un chef, rendent invincible celui que la tyrannie décourage, qu'une terreur panique anéantit.

Puisque nos travaux ont pour but l'entretien de la santé du soldat dans toutes les circonstances de sa vie militaire, nous devons le soustraire au plus grand nombre possible des causes de maladie qui l'assiégent. Je pense donc que, s'il est indispensable d'exercer les armées pendant les loisirs de la paix, on doit former avec bonté les hommes à ce dur apprentissage, et les accoutumer graduellement à la somme de fatigue qu'ils pourront supporter, sans toutefois les surcharger, sans les soumettre d'avance à l'abstinence, ni à l'action solaire, ni aux causes d'infection, etc.

Une semblable éducation leur inspirerait le dégoût de leur état, et les rendrait malheureux. Nous avons déjà trop souvent à déplorer les accidens causés par le froid excessif, les fatigues et la chaleur. Plusieurs exemples d'apoplexies foudroyantes, arrivées cette année dans la garnison de Paris, à des manœuvres et à des revues, et déterminées par l'insolation au milieu de la journée, sont venus rappeler le sage précepte d'hygiène qui enjoint d'éviter, autant qu'il est possible, la grande chaleur pour faire manœuvrer les troupes de toutes armes.

Outre leur théorie, les exercices gymnastiques doivent avoir aussi des règles hygiéniques déterminées : on ne doit jamais s'y livrer peu de temps après le repas, car ils troubleraient la digestion en appelant sur les organes du mouvement l'action vitale nécessaire à l'estomac pour la chymification, et pourraient déterminer des congestions vers

l'encéphale ou les poumons. On ne doit jamais les prolonger trop long-temps, ni négliger les précautions indiquées par la prudence, et sans lesquelles la danse, la course, le saut, l'escrime, la natation, les diverses ascensions, etc., exposent à de nombreux accidens, souvent graves, quelquefois mortels.

Hygiène des troupes en route et en temps de guerre.

Les lois de l'hygiène sont les mêmes pour les gens de guerre en temps de paix et en campagne ; mais cette dernière position multiplie pour eux à l'infini les causes de maladies par la mobilité, les intempéries, les fatigues, les privations, etc. C'est donc à prévenir leurs funestes effets que doivent tendre tous nos efforts, toute notre prévoyance. Pour cela il faut que l'armée soit approvisionnée de munitions de guerre et de bouche, ainsi que de tous les objets destinés aux ambulances et aux hôpitaux.

Un personnel de santé et d'administration suffisant l'accompagnera, dont l'effectif proportionnel sera basé sur l'éloignement, la température, le degré de civilisation du pays théâtre de la guerre, la nature des opérations militaires, la difficulté des mouvemens, enfin les maladies qui y règnent habituellement.

Les campemens, les marches forcées, les embarquemens, les retraites, les batailles, les siéges, les hôpitaux, exercent une influence nuisible sur la santé des troupes, et réclament l'attention et la surveillance des médecins et des administrateurs.

Campemens.

Il y a deux manières de camper. L'une, sous des tentes ou des baraques, a lieu, lorsqu'une armée doit conserver la même position pendant long-temps ; l'autre, en plein air et souvent sans abri, c'est lorsque les troupes ne doivent rester qu'une nuit ou très-peu de temps. Dans ce dernier cas, on est au bivouac : chacun s'arrange de

son mieux et se couche en pleine campagne; si le temps est mauvais, on cherche à s'abriter contre une montagne, des murailles, une forêt, etc.; mais si le pays est nu, il faut passer la nuit à la belle étoile. Chaque fois que la position le permet, des feux sont allumés. Les distributions de comestibles doivent se faire aussitôt l'arrivée, afin que le soldat puisse manger la soupe avant de se coucher; en cas de départ précipité, il renverse la marmite et emporte sa viande, pour la faire cuire à la première occasion. Comme le froid et l'humidité de la nuit agissent avec plus d'énergie sur l'homme livré au sommeil, pour éviter leurs funestes effets, si la position le permet, on battra ou on sonnera souvent, afin de réveiller les soldats et de faire entretenir les feux.

Dans la déplorable retraite de Russie, combien de nos braves se sont endormis au feu du bivouac pour ne se réveiller jamais!...

Le transport des tentes embarrasse et retarde les marches; tendues, elles garantissent imparfaitement du froid ou de la chaleur, l'air s'y renouvelle peu : aussi on les a abandonnées, excepté pour des guerres d'outre-mer, lorsque le pays est nu et aride; exemple : la campagne d'Alger.

Il me reste à parler du campement permanent sous des baraques. Lorsque l'on peut choisir la position, on y considère d'abord les avantages de la défense, l'exposition aux vents et aux rayons solaires. Autant que les circonstances le permettront, on recherchera dans la disposition du terrain les mêmes conditions que pour la construction des casernes ou des hôpitaux; son étendue sera proportionnée au nombre des troupes, afin qu'elles n'y soient pas trop serrées, particulièrement dans les chaleurs. Le pays devra offrir des ressources en vivres et en bois; il serait surtout avantageux qu'on y rencontrât des sources, ou qu'il passât à peu de distance quelque fleuve ou rivière, dont le cours rapide renouvellerait l'air, entraînerait les exhalaisons du camp, et faciliterait son approvisionnement en denrées de première nécessité.

On évitera, s'il est possible, un emplacement humide ou exposé aux torrens, aux débordemens causés par les pluies ou par la fonte

des neiges des montagnes, pour en prendre un qui offre une pente légère, favorable à l'écoulement des eaux. Il faut éloigner tous les foyers d'infection provenant des excrémens, des débris de boucherie, des cadavres trop peu enterrés, etc. Pour cela, s'il existe une rivière on placera sur sa rive les lavoirs, les tueries, la voirie; dans le cas contraire, on les établira, ainsi que les cimetières et le parc des bestiaux destinés à la nourriture de l'armée, aux extrémités du camp. Avant que d'être abattus, ils devront être inspectés par les médecins ou les vétérinaires. Ceux qui paraîtraient surmenés seront sur-le-champ tués et enterrés profondément, avec toutes les précautions indiquées contre la contagion du charbon pestilentiel.

Chaque jour le fumier sera enlevé des écuries et porté à la voirie. Les latrines seront aussi établies sur l'eau, s'il y a un courant: autrement on pratiquera des fosses d'aisance le plus loin possible du camp, au nord et au sud, pour que celles d'un côté au moins soient dessous le vent. Elles seront munies d'appuis solides, profondes de quinze à vingt pieds, et larges de huit à douze. Tous les matins on y jettera une couche de terre assez épaisse pour s'opposer aux exhalaisons : on en creusera de nouvelles lorsque les anciennes seront remplies à demi. Les cadavres seront inhumés loin du camp, et recouverts de trois à quatre pieds de terre.

Actif et ingénieux, le soldat français a bientôt construit une baraque; il y emploie les matériaux que lui offre la contrée : tantôt c'est du bois sec et de la paille, d'autres fois de la terre et des pierres; mais le plus ordinairement ce sont des pieux et des branches d'arbres, etc. L'ouverture doit être assez grande, et dirigée au nord ou au nord-est dans les grandes chaleurs, un peu plus petite, et tournée au sud ou à l'est dans les temps froids. Les baraques sont alignées, suffisamment espacées, entourées d'une rigole pour l'écoulement des eaux, et forment des rues, des quartiers, etc. La plus grande propreté est indispensable dans ces circonstances pour éviter l'infection. On cite pour leur salubrité et leur élégance les camps de Boulogne et de Neumark. Les fumigations guytonniennes, les aspersions d'eau

chlorurée dans l'intérieur et autour des barraques décomposent les miasmes : les feux et les détonations de la poudre établissent des courans d'air.

Le voisinage des marais ou des terrains fangeux est surtout dangereux par une température élevée.

Le soldat ne doit pas dormir hors de sa baraque. Tous les jours, lorsqu'il fera beau temps, la paille qui sert de lit, et qui doit être assez abondante pour garantir de l'humidité du sol, sera étendue dehors et remuée jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement sèche; quand il pleuvra, on la retournera dans les baraques. Tous les huit à dix jours, et plus souvent si on le peut, on la renouvellera, en brûlant celle qui aura servi.

Si les soins de propreté du corps sont indispensables dans les garnisons, dans les casernes, ils le sont encore bien davantage ici, où les hommes ne quittent pas leurs vêtemens pendant plusieurs jours.

Tous les matins, les soldats se laveront la figure et les mains, et se peigneront pour détruire la vermine, qui ne tarderait pas à les ronger. C'est surtout à l'égard des jeunes soldats que la surveillance doit être de tous les instans; car ils sont enclins au découragement, et si on les abandonne à leur indolence, leurs corps se couvrent de poux, et deviennent des foyers d'infection. Si c'est l'été, ils se laveront souvent le corps. Ces ablutions, le pansage de la tête, le changement de chemise, devront se faire successivement par compagnies ou par pelotons, pour éviter les surprises de la part de l'ennemi. Chaque fois qu'il est possible, le lavage du linge se fera de même immédiatement après le changement.

Pendant la journée, des manœuvres, des exercices gymnastiques et l'enseignement occuperont le soldat, le préserveront de l'oisiveté et de l'ennui, et seront propres à entretenir sa santé.

Si on distribue de la viande salée, il faudra la faire bouillir pendant une demi-heure, et jeter ce premier bouillon avant d'en faire la soupe.

Il sera défendu de manger aucune plante croissant spontanément

autour du camp, et dont quelques-unes sont vénéneuses; mais, en revanche, on permettra les fruits bien mûrs, en petite quantité, et l'on distribuera du vin ou de l'eau-de-vie, dont l'emploi devra être bien ménagé.

« Les chaleurs considérables affaiblissent elles seules les forces di-« gestives; les spiritueux, pris modérément, relèvent ces forces; leur « abus les détruit, et finit par les anéantir. » (*Des Genettes*, Hist. médic. de l'armée d'Orient.)

Si des circonstances insurmontables s'opposent au choix d'un terrain salubre, on y remédiera par tous les moyens hygiéniques indiqués plus haut.

La prévoyante sollicitude des chefs doit éloigner du camp toutes les causes de déréglemens, et préserver le soldat de la corruption morale et physique, en employant ses loisirs, après les exercices, à lui expliquer ses devoirs envers la nation, comme sa mère, envers ses camarades de toute l'armée, comme ses frères, envers les ennemis vaincus, comme des hommes dignes de sa générosité.

Lorsque les préceptes de l'hygiène détaillés ci-dessus sont observés, que l'armée est habituée au campement, et que le froid ou la chaleur sont tempérés, il y a généralement peu de malades.

Des marches ordinaires et des marches forcées.

Les marches ordinaires ont lieu soit dans les changemens de garnison, soit pour se rendre aux camps de manœuvres, soit pour aller faire la guerre.

L'on soumettra le soldat en route aux mêmes règles hygiéniques que dans ses autres exercices.

Lorsqu'il est fatigué, le son du tambour l'aide beaucoup à marcher; en agissant sur l'appareil nerveux, il lui fait oublier sa lassitude, et exécuter, à l'insu de sa volonté, des mouvemens réglés sur le rhythme des batteries.

La chaussure est un des objets les plus importans dans les marches:

aussi, comme le voulait le maréchal de Saxe, les souliers doivent être souples, légers, les pieds nus, graissés avec du suif ou de l'axonge, pour les garantir des effets de l'humidité, des excoriations, des cors, etc.

Un général ne peut compter sur la victoire que lorsqu'il commande une armée aguerrie et habituée aux fatigues des longues marches; mais celles dites marches forcées ont de grands inconvéniens; quant à celles de nuit, elles en offrent encore davantage, quelle que soit la saison : il faut les éviter toutes les fois qu'il est possible. L'obscurité double la fatigue; le soldat est exposé à s'estropier, à se tuer ou à être tué par les autres; il peut tomber endormi sur des pierres, dans des fossés ou des précipices; le fusil, quelquefois chargé, part..... Mais lorsque le succès dépend de la célérité, toute considération doit être mise de côté.

A la veille d'une campagne, quand on organise les bataillons ou les escadrons de guerre, les chirurgiens des corps doivent être consultés sur l'aptitude des hommes; car les individus trop délicats commencent par gêner dans les opérations, et finissent par peupler les hôpitaux et y développer des épidémies : mieux vaut les laisser au dépôt.

Un beau temps, de bons chemins, une subsistance proportionnée au travail, une diminution de bagages, une sage discipline, sont certainement favorables à la santé des troupes en marche; mais il est encore d'autres soins non moins indispensables : par exemple, on évitera pendant l'hiver le froid du matin et du soir; pendant l'été, la grande chaleur du milieu du jour. Après chaque lieue, surtout dans les pays escarpés, on commandera une petite halte pour permettre aux militaires de satisfaire leurs besoins naturels; à mi-route ou un peu plus loin, aura lieu la grande halte, destinée au repas du matin. Pendant la chaleur, on ne fera jamais arrêter dans des lieux trop frais ou auprès des sources et des fontaines, parce que la suppression de la transpiration, inévitable alors, cause de graves maladies. En tout autre temps, on devra préférer les endroits arrosés par quelque

source, et permettre aux hommes qui ne sont pas en sueur de boire. Dans ce cas, ils sont exposés à avaler des sangsues; pour éviter cet accident, M. le baron *Larrey* recommande de placer un mouchoir devant la bouche, et de humer le liquide au travers.

Si, malgré l'ordre, un soldat buvant à un ruisseau avalait un de ces annélides, un peu de vinaigre serait le meilleur remède à administrer.

Dans les temps froids on accélère la marche, les haltes peuvent être moins fréquentes; la principale se fera, autant qu'il sera possible, dans un lieu abrité.

En général, les bois et les forêts sont les lieux les plus favorables pour les haltes; en effet, on y trouve l'été l'ombrage, l'hiver l'abri et le combustible.

Si les vêtemens des soldats étaient mouillés, soit par la pluie, soit après avoir traversé des torrens, des rivières, il faudrait ne pas faire de halte, dans la crainte du refroidissement, et ne s'arrêter qu'à la destination. Si on loge chez l'habitant, à son arrivée le soldat quittera tous ses vêtemens, qu'il fera sécher, et en prendra d'autres dans son sac. S'il couche au bivouac, il se sèchera au feu.

Autant qu'on le peut, il ne faut pas laisser de traînards : ces hommes qui restent en arrière sont perdus pour l'armée, deviennent vagabonds ou quelque chose de pire, meurent de froid ou de faim, ou bien ils tombent dans les mains des ennemis. Assurer le transport des subsistances et des bagages, l'approvisionnement en bestiaux; munir les hommes d'outils de campement et leur donner, si les routes sont peu praticables, des vivres pour plusieurs jours, voilà l'objet des soins de l'administration. Retenir les maraudeurs dans les rangs, faire marcher les éclopés en arrière, donner les secours les plus prompts aux malades, tels sont les moyens qu'elle emploie pour la conservation de l'armée.

L'officier partageant avec le soldat ses fatigues et ses dangers, lui donne l'exemple de la bravoure et du courage, s'occupe de son bien-être, le rend meilleur, et mérite sa reconnaissance et son dévouement.

Après des marches longues ou forcées, il ne faut pas laisser le soldat dans l'inaction : le repos absolu après des fatigues excessives est la source d'affections dangereuses, que l'on préviendra en ordonnant de petites promenades ou de légers exercices gymnastiques ou autres.

Les nuits d'été, dans les pays méridionaux et dans le Levant, sont fraîches, et seraient funestes aux soldats s'ils quittaient leur capote, leur manteau ou quelque autre partie de leur vêtement.

Des retraites.

Le temps, la saison, les événemens inattendus rendent les retraites d'une armée plus ou moins pénibles et dangereuses. Une prévoyance extrême, et tous les soins indiqués pour assurer les subsistances dans les marches et les campemens, sont ici indispensables. Il faut surtout savoir remonter le moral du soldat découragé, livré au désespoir, et prêt à quitter son drapeau.

Des batailles.

Dans les batailles et les combats, que de causes conspirent contre la santé des militaires! Les intempéries, les inondations, la poussière, la fumée, la faim, la soif, les chutes, les blessures variées à l'infini, la difficulté des transports qui force à abandonner les blessés sur le champ de bataille, l'abattement, la crainte, la douleur, le désespoir, l'image de la mort, tel est en raccourci l'affreux cortége qui les entoure.

C'est ici le lieu de parler des ambulances et des hôpitaux temporaires. Pour assurer ce service important, il faut que les officiers de santé en chef de l'armée possèdent des renseignemens sur leurs subordonnés de tous grades, parce qu'alors seulement ils peuvent leur donner des destinations en rapport avec l'étendue et la nature de leurs connaissances, leur âge, leur activité, leur aptitude spéciale. C'est de ce choix opportun, et non de la quantité d'officiers de santé, que ré-

sultent à l'armée, comme dans l'intérieur, la promptitude, l'ordre et l'efficacité des soins.

S'il existe des hôpitaux dans un endroit voisin du théâtre de la guerre, ou si l'on est obligé d'en établir, on devra, autant que possible, y faire usage des objets de pansement, des médicamens et du matériel fournis par le pays ; s'il en était dépourvu, il faudrait bien recourir aux approvisionnemens destinés pour les ambulances.

Pour éviter les funestes effets de l'encombrement, il sera urgent de multiplier les hôpitaux temporaires : 300 malades au plus doivent être reçus dans chaque. Si l'armée va en avant, ils s'en rapprocheront par des évacuations ; ceux dont la santé est gravement altérée, ou qui sont mutilés, seront dirigés sur la France. Dans l'un et l'autre cas, les mouvemens ne s'opérèront que par petites journées, et lorsque les malades pourront en supporter les fatigues.

Avant une affaire, l'officier comptable recevra du général l'indication du lieu où il doit s'établir. Là seront réunis les officiers de santé; tout sera préparé avant l'attaque pour que les blessés reçoivent, aussitôt qu'ils seront apportés, tous les soins nécessaires. De ce point ils seront envoyés sans retard à l'ambulance générale, accompagnés par des officiers de santé et d'administration désignés, afin que celle de première ligne soit toujours disposée pour recevoir de nouveaux blessés.

Les ambulances sont placées à proximité du champ de bataille, mais à l'abri du feu de l'ennemi. Lorsqu'il ne se trouve pas d'édifices publics ou de maisons disposées pour les établir, on les place dans des granges bien aérées. Si l'on est privé de cette ressource, il faut à l'instant construire de grandes baraques, et y étendre sur un plancher fait à la hâte une quantité suffisante de paille pour le coucher des malades et des blessés ; il faut aussi se procurer des draps, des couvertures, des pots de chambre, quelques urinoirs, des vases pour la boisson : ces derniers sont plus importans qu'ils ne paraissent : on se servira à leur défaut des bidons de campagne.

Les médecins et les pharmaciens se rendent utiles et se joignent aux chirurgiens pour panser les blessés. Les premiers étant pris dans les deux autres professions, et les pharmaciens se livrant à l'étude des sciences médico-chirurgicales, ils sont tous aptes à se suppléer réciproquement et à s'entr'aider dans ces circonstances.

Ces officiers de santé ne doivent point aller dans les rangs pour panser les blessés, ni quitter l'ambulance sous aucun prétexte : là est leur champ de bataille, et leur présence y est cent fois plus nécessaire que dans les rangs, où ils embarrasseraient sans pouvoir agir. Tous se multiplient afin de secourir ceux qui souffrent, et de ne laisser personne sans être pansé.

Les infirmiers militaires parcourent le champ de bataille ou les tranchées pour relever les blessés et les transporter sur des brancards à l'ambulance. C'est ici que le chirurgien d'armée a surtout besoin de courage, de sang-froid et d'habileté pour décider de l'opportunité de l'amputation et la pratiquer à l'instant. Sans doute il est plus heureux lorsqu'il peut conserver un membre; mais l'expérience n'a que trop prouvé les dangers auxquels on expose les malades atteints de fractures comminutives, ou avec de grands désordres, en voulant retarder ou éviter l'opération. Les chances de réussite étant en raison de la célérité, on doit amputer sur-le-champ, et plutôt dans les articulations que dans la continuité des membres. Celles par le premier procédé sont plus facilement suivies de la guérison. (*Larrey, Dupuytren, Bégin.*)

Il faut apporter une attention particulière pour éviter des erreurs qui seraient souvent funestes. Les soldats pouvant quelquefois se traîner sur leur paille et changer de place, on doit procéder à la visite et aux distributions en faisant l'appel nominal le cahier à la main.

Si la température est froide, on pourra chauffer, au moyen de fourneaux, les locaux où sont les ambulances.

Le transport des blessés, malgré les améliorations apportées par MM. *Percy* et *Larrey* dans la construction des voitures, n'est jamais sans de graves inconvéniens; c'est pourquoi il faut l'effectuer aussitôt

après l'amputation, surtout celle des membres thoraciques, dans la crainte que plus tard l'inflammation et la fièvre traumatique n'y mettent obstacle. On ne conservera à l'ambulance que ceux atteints de graves blessures à la tête, à la poitrine, à l'abdomen, ou de fractures des membres pelviens; par ce moyen, on pourra recevoir les blessés que donnera peut-être la bataille du lendemain.

Si, après la déroute, il faut remonter le moral du soldat malheureux et le retremper, une discipline sévère est nécessaire pour maintenir, après le succès, le soldat victorieux, et prévenir tous les excès nuisibles à sa santé.

Il est indispensable aussi, pour préserver d'infection les vainqueurs comme les vaincus, d'enterrer aussitôt à quatre et cinq pieds de profondeur les cadavres d'hommes et de chevaux.

Des siéges.

Les troupes, en formant un siége, sont exposées aux mêmes dangers que dans les campemens et les batailles; en outre, elles conservent quelquefois long-temps une position insalubre, manquent de vivres, absorbent les émanations marécageuses ou provenant des inondations de la place. L'ambulance, la boucherie, la voirie seront placées le plus loin possible de la place. On purifiera l'air et l'on assainira le terrain comme dans les camps.

Mais la position des troupes assiégées est bien plus terrible, surtout lorsque le siége dure plus long-temps que les ressources; lorsque, vivant dans des casemates humides et obscures, elles sont surchargées de service, privées de sommeil, et qu'elles manquent d'eau. A combien de maladies ne sont-elles pas exposées! Aussi une prévoyance éclairée, les soins les plus actifs sont quelquefois insuffisans pour les soustraire à tant de maux. Les hôpitaux s'encombrent; la putréfaction des cadavres, partiellement ensevelis par les ruines des bâtimens qui s'écroulent sous l'effort de la bombe, accélère les progrès de l'infection, qui se répand dans toutes les maisons, dans les souterrains,

et gagne quelquefois jusqu'aux assiégeans. (Siéges de Saragosse, de Torgau, de Dantzick.)

Quid non..... mortalia pectora cogis,
Belli..... sacra fames?.....

De l'influence des changemens de climat, de la sobriété, de l'intempérance et de la musique sur la santé des troupes.

Les différentes températures auxquelles les armées sont exposées exercent une action favorable ou funeste sur leur état sanitaire.

« Si les causes de certaines impressions agissent assez fréquem-« ment ou durant un temps assez long sur le système, elles pourront « changer ses habitudes et celles de ses organes. » (*Cabanis*, Rapport du physique au moral de l'homme.)

Froid. — C'est une sensation plus ou moins désagréable, selon son intensité, causée dans l'état physiologique par la soustraction d'une partie de notre calorique par les corps qui nous entourent. L'habitude exerce son empire sur la sensibilité au froid comme sur toutes les facultés de nos organes : la jeunesse, la force vitale, l'alimentation peuvent aussi la modifier.

L'air froid contient à la pression ordinaire peu de vapeurs d'eau en dissolution, parce que moins la force répulsive (calorique) agit, plus la force attractive ou de cohésion s'exerce et s'oppose à la divisibilité des corps : de la glace, de l'eau, de la vapeur visible, etc.

Pendant les hivers rigoureux ou dans les pays septentrionaux, en Russie, en Suède, en Danemarck, l'action de la peau est presque nulle, le corps perd très-peu par exhalation : aussi les viscères abdominaux sont puissamment excités par la concentration de la vie; l'appétit est plus vif, les digestions plus faciles. (*Melius concoquitur ubi frigus quidem est.* Celse.) La nutrition est plus parfaite; les fluides sont plus abondans; les systèmes artériel et musculaire deviennent

prédominans, tandis que l'appareil nerveux perd son activité, que la sensibilité diminue. La transpiration pulmonaire et la sécrétion de l'urine suppléent les fonctions de la peau. La respiration étant plus énergique, l'air plus excitant, les affections de poitrine sont plus fréquentes. La pléthore, qui s'acquiert sous l'influence de ce climat, dispose aux maladies inflammatoires, aux hémorrhagies. Lorsque le froid est excessif, il peut anéantir la vie par congélation.

Pour entretenir dans tout le corps une force de réaction suffisante contre ses effets, la nourriture doit être plus abondante et plus substantielle. Dans ces circonstances, la ration du soldat sera augmentée, et l'on y ajoutera quelque boisson alcoholique. Les vêtemens seront plus chauds, plus épais : la troupe imitera les coutumes du pays qu'elle habitera ; les hommes pourront faire des onctions sur toute la surface cutanée. Les factions seront d'une heure ou d'une demi-heure; les sentinelles devront marcher continuellement. Les habitations seront chauffées suffisamment; les hommes transis, et comme engourdis par le froid, ne s'approcheront pas brusquement du feu ; ils commenceront par développer graduellement la chaleur, par battre le sol avec les pieds en courant. En stations, ils seront munis de gros bas de laine; pendant les marches, le nez et les oreilles seront enveloppés avec des papillotes de parchemin enduit d'une graisse fluide ou d'une huile non congelable ; usage des soldats russes en Sibérie. (*Samuel-Georges Gmelin*, Voyage en Sibérie.)

Froid humide. — Il trouble l'organisme et altère la santé en diminuant l'activité des organes : son impression est plus pénible que celle d'un froid sec au même degré; la présence de la vapeur dans l'air relâche les tissus et empêche la production de sa tonicité, quoique la transpiration soit presque nulle. Les digestions languissent, les selles sont fréquentes et copieuses, ainsi que les urines ; tous les tissus offrent un état évident de laxité; la face est pâle et bouffie ; on voit paraître des phlegmasies des membranes muqueuses et séreuses, les fièvres intermittentes, les rhumatismes, le scorbut, les

hydropisies, et surtout les sub-inflammations des systèmes lymphatique et séreux, telles que les engorgemens des glandes, du tissu cellulaire sous-cutané, les tumeurs blanches, les scrophules, etc. Cette constitution atmosphérique n'est pas moins funeste au moral des troupes : elle rend le soldat triste, apathique, pusillanime, paresseux. Dans les pays chauds ou tempérés, le voisinage des marais réunit les mêmes causes morbifiques, et devient plus funeste lorsqu'ils se dessèchent et qu'ils laissent dégager des miasmes.

Il n'en est pas de même dans les pays septentrionaux ; les marais, y étant toujours submergés, sont peu à craindre.

En général, dans les contrées basses, froides et humides, l'estomac ayant peu d'activité, la ration du soldat sera diminuée en quantité, mais il devra faire un repas de viande rôtie ; des frictions générales, sèches ou avec l'alcohol, rétabliront l'action de la peau ; d'ailleurs les soins hygiéniques seront les mêmes que dans les pays froids et secs.

Chaleur. Dans l'état de santé, la chaleur est une sensation plus ou moins agréable ou pénible selon son intensité, produite sur nos organes par l'absorption du calorique. Les mêmes causes qui peuvent modifier l'action du froid influent sur celle de la chaleur.

L'atmosphère des régions chaudes contient beaucoup d'eau à l'état de vapeur invisible ; cette vapeur tombe sous la forme de froide rosée, lorsque la quantité de calorique y diminue ; par exemple, le soir, la nuit : elle cause alors la dysenterie, l'ophthalmie, des affections de poitrine, etc.

Dans ce climat, le système veineux prédomine sur les autres ; les veines sous-cutanées sont turgescentes ; les hémorrhagies et les maladies inflammatoires sont communes ; l'homme est disposé à la mélancolie. La grande chaleur, attirant à la surface cutanée un excès d'action, diminue celle des organes internes ; l'appareil digestif est affaibli ; les pores de la peau, toujours ouverts, exhalent une sueur abondante aux dépens de tout l'organisme, qui se dessèche promptement, malgré l'usage d'alimens très-humides. C'est peut-être à l'é-

paississement du sang et à la disposition de l'appareil vasculaire du foie qu'est due la fréquente inflammation de ce viscère; toutes les autres sécrétions sont presque nulles, excepté celles de la bile et du sperme; la circulation et la respiration sont plus accélérées, mais moins énergiques que dans les pays froids. Les pertes continuelles affaiblissent l'homme; toutes ses fonctions languissent; la prédominance du système nerveux, l'exaltation de la sensibilité déterminent le tremblement des muscles, les crampes, le tétanos, etc. La peau devient le siége de divers exanthèmes.

Si le soldat est transporté dans les pays chauds, il doit modifier peu à peu ses habitudes et contracter insensiblement celles des habitans : ainsi donc, il mangera peu de viande, et comme les végétaux même s'assimilent difficilement, il y ajoutera quelques aromates, fera un usage très-modéré des fruits sucrés ou acidules bien mûrs; pour épargner à l'estomac une partie de ses fonctions, il donnera plus de temps à la mastication. Il évitera les boissons trop froides, parce qu'elles peuvent, comme le froid extérieur, supprimer la transpiration et révulser sur les membranes muqueuses et séreuses, digestives et respiratoires, l'excitation de la peau. Les liqueurs alcoholiques prises en petite quantité n'entraînent aucun danger, et sont surtout avantageuses dans les régions chaudes et humides, ou pendant les pluies; on en ajoutera un peu aux boissons aqueuses. Pour entretenir la propreté du corps, on fera changer de chemise deux fois la semaine, et prendre des bains fréquens; ceux de mer surtout sont salutaires; on les fait suivre de frictions alcoholiques, qui resserrent les pores de la peau.

Malgré l'incommodité de la chaleur et l'abondante transpiration, les hommes garderont leur pantalon de drap, avec la veste ou la capote seule, et se garantiront de la fraîcheur des nuits; le bonnet de police, coiffure peu utile, sera remplacé par la casquette de marin, recouverte d'une toile blanche, s'enlevant à volonté, et munie d'une large visière qui préserve la vue de l'éclat éblouissant du soleil. Ils se couvriront le visage d'un crêpe blanc, ouvert sur le côté, pour éviter

l'introduction, dans les yeux, du sable brûlant, que les vents enlèvent et font retomber, ainsi que la piqûre des mosquites, insectes hyménoptères très-importuns.

Au faîte des baraques devra être pratiquée une ouverture pour faciliter le renouvellement de l'air.

Quelques morceaux de musique, des distractions agréables entretiendront le moral du soldat dans un état satisfaisant. On abrégera autant qu'il sera possible la durée des exercices et des factions.

Ici, tout excès est funeste; mais il n'en est point de plus dangereux que celui de l'amour : l'homme n'est jamais plus accessible aux impressions délétères extérieures qu'au moment où il vient de s'y livrer.

Rapprochemens des effets du froid et de la chaleur.

Dans les pays froids, les liqueurs alcoholiques prises modérément réveillent dans les organes l'énergie nécessaire pour réagir contre les effets stupéfians de la température. Dans les pays chauds, le même usage, celui des condimens aromatiques, du piment, de l'ognon, etc., paraissent rétablir l'équilibre en appelant sur la muqueuse gastro-intestinale l'action vitale de la périphérie.

Thestylis et rapido fessis messoribus æstu
Allia serpyllumque, herbas contundit olentes.
VIRG.

Toutefois ces substances produisent l'inflammation chronique et le spasme de l'estomac : qui n'a pas entendu les Espagnols exhaler leur *flato?*

Dans les régions glaciales, les frictions huileuses garantissent le corps en le rendant imperméable au froid extérieur, qui détruirait la vie. Sous la zone torride, elles s'opposent à l'exhalation excessive de l'humeur transpirée, qui anéantit les forces et cause la mort.

L'huile de beeu est, de toutes les substances onctueuses, celle qui doit être préférée; son emploi doit être précédé par le bain et la friction sèche. Lorsque des troupes seront embarquées pour les contrées équatoriales, elles devront en être approvisionnées.

Pour former les garnisons de ces pays, il faut choisir les hommes les plus vivaces, les plus sobres et issus des contrées méridionales : les Provençaux, les Béarnais, les Gascons, etc.

La soif est un des effets les plus terribles de la chaleur excessive pendant les marches; quelques gouttes de vin, ou mieux d'eau-de-vie, la combattent efficacement et produisent une légère excitation. Dans la mémorable campagne d'Égypte, un peu de liqueur d'*Hoffmann* a suffi à M. le baron *Larrey*, chirurgien en chef de l'armée, pour remplir le même but. Si l'on est privé de toute espèce de liquide, la soif augmente, et finit par causer la mort. Le sang ayant perdu la fluidité nécessaire, la circulation, l'hématose, les fonctions de l'encéphale et celles de tous les organes ressentent un trouble profond, qui s'accroît rapidement; bientôt la fureur, la rage, le désespoir, viennent rendre plus affreuse la longue agonie des victimes. (M. Savigny de Rochefort, naufragé de la *Méduse.*)

Sobriété. « *Pone gulæ metas, ut sit tibi longior ætas.* » (Aph. schol. Sal.) La sobriété est le plus ferme soutient de la société et la sauvegarde des mœurs; elle laisse au cerveau et à tous les organes le libre exercice de leurs fonctions, conserve la santé, sans laquelle il n'est point de bonheur, et conduit à une vieillesse tardive, exempte d'infirmités.

. . . . . Cruda Deo viridisque senectus.

C'est surtout chez le soldat, que sa profession expose à tant de causes de maladies, que cette vertu est indispensable; il doit faire usage des mets les plus simples, et ne jamais manger au-delà du be-

soin indiqué par la faim : le seul condiment indispensable est le sel ordinaire, *chlorure de sodium.*

Les alimens solides, pris en trop grande quantité, surchargent l'estomac, l'irritent, y déterminent un centre de fluxion qui appelle les forces de toutes les parties de l'économie; toutes les fonctions languissent; il survient des vomissemens, de la diarrhée; puis, plus tard, quelquefois des lésions mortelles.

L'ivrognerie est plus commune dans les armées que la gourmandise; elle est plus dangereuse. Un soldat ivre peut causer la perte d'une bataille, d'une ville, le massacre de ses frères d'armes. Ce vice, lorsqu'il ne tue pas ceux qui s'y adonnent, les rend sujets à des maladies graves et à charge à la société. Toutes les affections nerveuses, la perte des forces, l'impuissance, une vieillesse prématurée, voilà leur partage.

Immodici levis est ætas.....

L'ivresse accidentelle légère se dissipe ordinairement d'elle-même au bout de six ou huit heures; le grand air l'augmente et prolonge sa durée.

Dans le cas de congestion, il faudrait saigner, mais après s'être assuré que l'estomac ne contient pas d'alimens solides : autrement il faudrait provoquer le vomissement par l'ingestion d'une grande quantité d'eau tiède, ou en titillant la luette.

Musique. On la définit l'art de combiner les sons d'une manière agréable à l'oreille; son influence sur les hommes est plus ou moins marquée, selon les modifications innées ou acquises de l'organisation.

La musique militaire est indispensable dans les régimens. En garnison, elle charme l'oreille du soldat, et le dispose à la gaîté et à la valeur; en route ou en campagne, elle lui fait oublier ses fatigues, dissipe sa tristesse et l'enflamme de l'ardeur des combats. Elle l'aide à

faire les marches forcées ; les muscles fatigués retrouvent leur contractilité et semblent obéir plutôt à la cadence qu'à la volonté de l'individu. Suivant son rhythme, il accélère ou ralentit le pas sans s'en apercevoir. Lorsque des fantassins, accablés de lassitude, ont encore quelque chemin à faire pour arriver à la couchée, s'ils chantent ou sifflent quelque pas redoublé, la fatigue les quitte ; ils parviennent facilement à l'étape. Le cavalier charme aussi les ennuis de la route par des chansons.

Musiciens. Le jeu des instrumens à vent, exigeant l'exercice continuel de l'appareil respiratoire, y détermine des lésions qui deviennent souvent mortelles. C'est particulièrement chez les musiciens des corps que le mal est plus imminent, parce qu'ils sont souvent obligés de jouer en marchant, et exposés à toutes les intempéries ; qu'ils se livrent au vin et aux plaisirs de Paphos. Presque tous succombent jeunes à la phthisie pulmonaire ou laryngée. Ces hommes utiles doivent être l'objet des soins de tous les officiers, en particulier des officiers de santé. Pour résister aux maux qui les menacent, il faut qu'ils soient sobres, qu'ils usent modérément du coït, et qu'on ne les fasse pas jouer dans les chemins escarpés ; leur profession entretenant une cause continuelle d'irritation sur l'appareil vocal et les poumons, je voudrais qu'on leur fît porter une camisole de flanelle.

Grâce aux recommandations des médecins militaires qui ont traité de l'hygiène des armées, les améliorations, quoique lentes, sont arrivées peu à peu, et, depuis quelque temps, celles apportées dans le casernement, la nourriture, l'habillement et l'équipement ont mis ces objets dans un état satisfaisant ; mais il n'en est pas de même de l'enseignement, il tombe en ruine dans presque tous les corps. Espérons que l'autorité supérieure s'en occupera.

Les soins hygiéniques prescrits par les médecins militaires devront,

comme le service, être commandés par les réglemens et par les ordres du jour. Le guerrier craint les sarcasmes de ses camarades, s'il paraît prendre trop de soin de sa santé, que tout à l'heure il va peut-être exposer aux plus grands dangers. Il n'obéit ponctuellement qu'à ce qu'on lui ordonne militairement, et croit incompatibles avec le courage et l'énergie qu'exige sa profession les précautions qu'on lui conseille : il s'en affranchit, et souvent ne déclare une maladie que lorsqu'elle est déjà avancée et l'empêche de continuer son service.

Malgré l'observation des lois de l'hygiène, et quoique dans les positions les plus favorables, les armées ne sont jamais exemptes de maladies ; mais en campagne, lorsque, privées de toutes ressources, elles sont obligées, par les opérations stratégiques, à braver tous les élémens d'insalubrité, c'est alors qu'elles sont en proie à d'affreuses épidémies ! Marais, terrains bas et humides, infection causée par des miasmes terrestres ou par l'entassement, pain gâté, viande corrompue, eau sale, fétide, saumâtre, ou sa disette ; vêtemens et chaussures délabrés, sable brûlant ou glace, privation d'abri, etc., telles sont en raccourci les circonstances où la guerre place les héros, et combien alors en reviennent, hélas !

Apparent rari. . . . . .

Hôpitaux militaires. Un réglement général, relatif aux services administratif et médical, détermine la nature des soins de propreté, les heures des visites, des pansemens, des distributions alimentaires et pharmaceutiques, etc., etc.

L'entassement des hommes leur fait souvent trouver la mort dans ces lieux destinés à leur rendre la santé.

Depuis long-temps l'administration militaire, éclairée par sa propre expérience et par les observations des médecins d'armées sur les réformes nécessaires à ces établissemens, pour qu'ils remplissent le but de leur institution, y a introduit de grandes et utiles améliorations.

La plupart de nos hôpitaux militaires ayant été établis dans d'an-

ciens couvens, sont souvent loin de présenter toutes les conditions désirables de salubrité. Si on devait en faire construire un, il faudrait consulter encore plus attentivement, s'il était possible, les lois de l'hygiène que pour la construction d'une caserne. La disposition des bâtimens ne pourrait être la même ; il faudrait tout prévoir pour que l'harmonie la plus parfaite régnât entre toutes les parties du service ; qu'un vaste promenoir, bien éclairé et planté d'arbres élevés, fût destiné aux convalescens. Le tilleul convient parfaitement pour cet ornement utile.

L'eau est dans un hôpital une des choses les plus précieuses, si elle a toutes les qualités qui la rendent potable. Les établissemens sous lesquels passent des courans d'eau sont bien moins exposés que les autres à l'infection, les matières putrescibles étant incessamment entraînées au loin.

Les salles de dissection, les lieux d'aisance, les corridors, les salles des malades, seront entretenus dans un grand état de propreté, et arrosés avec l'eau chlorurée, ainsi que tous les ustensiles à l'usage des malades.

Si la salle de police des casernes doit être salubre, celle d'un hôpital doit l'être encore davantage, et avoir des lits garnis de demi-fournitures. On n'y enfermera jamais que des convalescens, et pour de graves délits. La punition par la privation d'une partie des alimens ou du vin n'aura pas lieu pour des fautes légères, ou lorsqu'elle nuira à la durée ou à l'issue de la maladie. On ne doit appliquer le corset ou la camisole de force qu'aux malades qui, par l'effet du délire ou de toute autre cause, n'étant plus maîtres de leurs mouvemens, pourraient se blesser, nuire aux autres malades ou aux personnes qui leur donnent des soins.

Infirmiers. Ces hommes jouent un rôle important dans le service des hôpitaux ; continuellement auprès des malades, ils sont les auxiliaires des médecins, à qui ils rendent compte de ce qui se passe dans leurs salles pendant l'intervalle des visites. Être robuste, pa-

tient, sobre, actif, intelligent, honnête et humain, savoir lire et écrire, telles sont les qualités nécessaires pour faire un bon infirmier.

Les infirmiers militaires, organisés par les soins et d'après les instructions de M. *Dubois*, officier principal d'administration du plus grand mérite, servent généralement bien : recrutés et soumis à la discipline comme les autres corps, ils offrent plus de garanties à la société, plus de subordination envers leurs supérieurs, plus d'attention pour les malades, soldats comme eux, et qu'ils ont quelquefois relevés en bravant la mort sous le feu de l'ennemi; enfin, s'ils commettent quelque faute, on possède pour les punir des moyens de répression auxquels savent se soustraire les infirmiers civils.

Étant encore plus exposés que les autres soldats aux causes d'infection, on doit les astreindre très-sévèrement aux règles de l'hygiène concernant la propreté du corps et la bonne tenue, aux manœuvres spéciales de leur service, à la gymnastique et à l'instruction morale. La théorie rédigée par M. *Dubois* leur fait un devoir d'être complaisans, de parler avec douceur aux malades, de se respecter, afin de se concilier l'estime du soldat par une bonne conduite dans l'exercice de leurs nobles mais pénibles fonctions.

Outre une nourriture abondante, saine, plus animale que végétale, ils recevront une ration de vin à chaque repas. Ils ne pourront porter aucune partie de leurs vivres dans les salles, afin d'éviter qu'ils en cèdent aux malades. Malgré la plus active surveillance, combien de ces derniers voient s'aggraver leur état ou périssent subitement d'indigestion, lorsque le médecin les croyait à la veille de leur retour au corps!

Les hôpitaux doivent être abondamment pourvus de linge de toute espèce, afin de pouvoir en changer chaque fois qu'il est nécessaire. Il doit être bien sec. Les lits auront six pieds de longueur, afin que les hommes les plus grands puissent facilement s'y étendre. Bientôt, je l'espère, tous les hôpitaux de l'intérieur seront pourvus de lits en fer, dont le principal avantage est d'être inaccessibles aux punaises et imperméables aux miasmes.

Dans beaucoup d'établissemens, le fond de ces nouveaux lits étant trop près du sol, l'air circule difficilement au-dessous; les médecins et les chirurgiens éprouvent plus de fatigue et de difficulté pour explorer les organes, faire les pansemens et pratiquer les opérations. En général, mais surtout dans les affections des appareils cérébral et pulmonaire, les malades ont la tête trop basse; il serait facile de remédier à cet inconvénient en doublant la quantité de laine ou de crin dans les traversins.

Les lits de plume et les oreillers doivent être proscrits; la paille, la laine, ou mieux le crin, la balle d'avoine, doivent être seuls employés pour le coucher des malades. Les fournitures seront nettoyées en temps opportun, et les lits refaits une fois au moins chaque jour.

En toute saison, l'on facilitera le renouvellement de l'air en ouvrant des croisées, en prenant garde que les courans d'air n'incommodent les malades.

Lorsque le soldat entre à l'hôpital, on le place dans un lit; puis le médecin l'examine de la tête aux pieds, lui adresse les questions nécessaires pour connaître sa constitution, ses habitudes, l'état antérieur de sa santé et celle de ses parens, et savoir s'il n'a point quelque affection cutanée ou syphilitique, une hernie, etc.

L'hiver, on entretiendra dans les salles, au moyen de combustibles, une température constante de 15 à 17 degrés. Celles destinées au traitement des maladies éruptives sont approvisionnées, même pendant l'été, d'une quantité de combustible suffisante pour chauffer les boissons.

Il est strictement défendu aux malades et aux servans de fumer dans les salles, de troubler en aucune manière la tranquillité qui doit y régner, etc.

Convalescence. Dans les hôpitaux où des salles sont destinées aux convalescens, la santé se rétablit bien plus vite : ceux qui relèvent de phlegmasie de l'appareil respiratoire ou digestif, devraient porter

jusqu'à leur parfait rétablissement une camisole de flanelle, qui aurait, comme les chemises, un col droit peu serré, avec deux boutons ; elle préserverait de bien des rechutes.

Aussitôt que le soldat est rétabli, le médecin doit l'engager à rentrer à son corps, en demandant pour lui quelques jours de repos, pendant lesquels il reprendra peu à peu les habitudes de la caserne. Souvent le séjour prolongé à l'hôpital ôte aux militaires le goût de leur métier; ils calinent, retombent malades, languissent et meurent. Il en est de même de ceux qu'une maladie réelle surprend et enlève tout à coup, pendant qu'ils s'efforçaient d'en simuler une autre.

Dans presque tous les régimens, lorsque les soldats revenaient de l'hôpital après une maladie syphilitique, on croyait leur donner une leçon de morale en usant à leur égard d'un procédé révoltant : un ou deux mois de consigne, quatre heures d'exercice par jour, sac sur le dos. On assure que dans certains corps cette punition injuste et cruelle a encore lieu. S'il en est ainsi, l'autorité doit ordonner immédiatement l'abolition générale d'un pareil système de pénalité.

Maladies simulées. Il faut s'attacher à reconnaître les maladies que les soldats voudraient simuler pour se soustraire au service : les ophthalmies ou autres affections des yeux, la surdité, les écoulemens purulens par les oreilles, les hémorrhagies, le vomissement, l'incontinence d'urine, l'épilepsie, les vices de conformation des extrémités, les dartres, les ulcères, les taches scorbutiques, les rhumatismes, l'hématurie, sont celles qu'ils simulent le plus ordinairement et quelquefois avec succès. Il faut au médecin militaire un tact fin, acquis par une longue expérience, et une surveillance active, s'il ne veut pas être la dupe de ces spéculations coupables.

Médecin militaire. Outre le courage et les connaissances indispensables à tous ceux qui exercent l'art de guérir, le médecin d'armée doit posséder les qualités physiques exigées dans le soldat, puisque, pour l'accompagner dans les manœuvres, les marches dans l'intérieur

et en campagne, il est soumis aux mêmes fatigues, aux mêmes intempéries et aux mêmes privations, qu'il couche avec lui sous la tente ou au bivouac. Ses fonctions sont les mêmes que celles des médecins civils; mais elles sont bien souvent modifiées et compliquées par les circonstances de la guerre : les derniers n'ont qu'à prescrire, tout est exécuté; soit en ville, soit dans les hôpitaux civils, leurs intentions sont remplies : rien ne manque, ni le temps, ni les soins domestiques, ni les ressources. Le médecin militaire, souvent pressé par les événemens, dépourvu des choses les plus nécessaires, ne trouve de moyens que dans son génie. Il doit connaître jusqu'aux derniers détails de la vie du soldat, l'action qu'exercent sur la santé des troupes les vêtemens, l'armement, l'équipement, les exercices, etc.; les ressources des contrées théâtre de la guerre, etc.

La dénomination de médecin militaire est générique, et comprend les chirurgiens et les pharmaciens : quand on parle de leurs fonctions spéciales, on les désigne par le nom de leur profession.

Outre les autres objets d'hygiène, le médecin ou officier de santé militaire reconnaît et indique les qualités utiles ou nuisibles des alimens et des boissons que produit le pays. S'il fait partie d'une commission de surveillance chargée de constater l'état des approvisionnemens d'une place ou d'un hôpital, ou de fournitures pour l'armée, il doit se montrer justement sévère, et se souvenir que la santé des défenseurs de la patrie est compromise par l'usage d'alimens altérés ou de mauvaise qualité.

La récompense du médecin d'armée est dans sa conscience, dans l'affection et le respect du soldat, et dans la considération dont la société et spécialement l'autorité militaire honorent le corps auquel il appartient.

Quelle influence favorable n'exerce pas sur le moral d'une armée la présence d'un médecin qui l'a toujours accompagnée dans ses succès et dans ses revers, pour lui prodiguer ses soins! *Ambroise Paré*, le restaurateur de la chirurgie française, entre dans Metz, assiégé par Charles-Quint : sa présence ranime les soldats abattus par les fatigues

et les privations. « Nous affronterons sans crainte tous les dangers ; notre père est là pour nous secourir, si nous sommes blessés. » Et de nos jours, en Égypte : « Une fièvre épidémique se déclare, des bubons « en sont le symptôme ; le soldat se croit atteint d'une maladie mor- « telle, il se désespère : le médecin en chef vole dans les hôpitaux, « court de lit en lit, ramène le calme dans les têtes les plus frappées, « et bientôt il a porté la conviction dans tous les esprits en s'inoculant « devant les malades la matière de leurs bubons. » (Discours de M. *Leclerc* à la séance publique de l'École, du 24 vendémiaire an 10.)

Si le médecin civil doit être doux, affectueux, compatissant à l'égard du pauvre traité dans un hôpital, où il reçoit les soins de la charité et le pain de la commisération, ces qualités seules ne suffisent pas au médecin traitant l'homme de guerre : le jeune soldat quitte souvent une honnête aisance, des parens qui le chérissent, pour s'élancer aux combats à la voix de la patrie qui l'appelle ; mais cette mère commune, en l'éloignant de ses pénates, lui assure des soins, s'il devient malade : le médecin militaire est chargé de remplacer une tendre famille ; ce n'est point une aumône qu'il dispense, il acquitte envers le jeune guerrier et les siens la dette de la nation. Le pauvre sollicite et obtient une grâce ; le soldat jouit d'un droit qu'il a acquis.

Le médecin militaire étant exposé, auprès des malades et dans les salles de dissection, à l'absorption des miasmes délétères, plus prompte pendant l'inaction ou la surexcitation des organes digestifs, ne doit fréquenter ces lieux, surtout pendant les épidémies, ni à jeun, ni avec l'estomac chargé d'alimens, ou étant agité par quelque cause physique ou morale. En sortant, il se lavera les mains et la figure avec de l'eau pure ou aiguisée d'un peu de vinaigre ou de chlore. Pendant les dissections ou les autopsies cadavériques, ou lorsqu'il a à pratiquer quelque opération chirurgicale sur des vénériens, il convient qu'il soit muni de nitrate d'argent fondu, afin de cautériser immédiatement les blessures, même les plus légères, qu'il peut recevoir.

Cette précaution n'exclut pas l'assurance qui doit toujours guider sa main.

Jusqu'au règne de Henri IV, le soldat blessé ou malade était obligé de se faire soigner et panser à ses frais; ce ne fut que sous l'administration de Sully, le modèle des ministres, que l'état pourvut à ces dépenses, qu'il y eut des médecins, chirurgiens et apothicaires des camps et armées du roi; mais ce ne fut qu'au siége d'Amiens, en 1597, que l'on vit pour la première fois, à l'armée du roi, un hôpital réglé. Sully fonda aussi la première maison d'invalides. (Extrait d'un mémoire de MM. *Percy* et *Willaume*, couronné en 1812.)

Ce ne fut que dans le seizième et le dix-septième siècle que des médecins s'occupèrent avec succès de l'hygiène et de la médecine militaire. (*Schneberger, Portius, Dickelius, Botal*, etc.)

C'est aux armées et dans les camps que la guerre donne ses grandes leçons de clinique; c'est là que, pendant nos glorieuses campagnes, ont été méditées d'immenses et nombreuses améliorations, qui peu à peu ont été réalisées pendant la paix.

La médecine militaire est justement fière de citer parmi ceux à qui elles sont dues, les noms des *Percy*, des *Coste*, des *Lorentz*, des *Parmentier*, des *Rampont*, des *Vaidy*, des *Serrulas*, etc., descendus successivement dans la tombe, après avoir bien mérité de l'humanité et de la patrie par leurs honorables services, leurs connaissances profondes et leur sollicitude éclairée. Parmi les vivans, elle s'honore des *Laubert*, des *Des Genettes*, des *Larrey*, des *Fauché*, hommes recommandables, dont toutes les inspirations, dont tous les travaux n'ont eu et n'ont pour but que les progrès de la science et le bien-être de l'armée en santé ou dans les hôpitaux.

J'aurais encore bien des officiers de santé de mérite à signaler, si l'espace le permettait, et si je ne craignais d'alarmer leur modestie.

DES MALADIES.

« Les gens de guerre ont toujours été plus exposés aux maladies « que la plupart des autres, parce que leur genre de vie, leur posi- « tion et leurs travaux, les soumettent à l'action d'un plus grand « nombre de causes meurtrières. » (*Colombier.*)

Quelques-unes sont propres à chaque arme, ou s'y produisent plus fréquemment, en raison des circonstances spéciales qui sont inséparables de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie, etc. Il en est beaucoup d'autres qui, dues à l'action de causes générales, attaquent également toutes les troupes.

Chez les cavaliers, presque toutes les maladies résultent de la violence des secousses, de l'impétuosité des mouvemens, de la rudesse des chocs, des accidens inévitables au milieu des chevaux.

Le cerveau est souvent le lieu de congestions sanguines et d'apoplexies déterminées par les sauts à cheval, par les chutes, par l'insolation sur le casque, capable de transmettre à la tête un degré de chaleur excessif : dragons, cuirassiers, carabiniers.

Traitement. Saignées générales et locales, repos, abstinence, usage des antiphlogistiques et des révulsifs, etc.

Les organes thoraciques sont sujets à plusieurs maladies très-dangereuses, causées par les sauts, les allures trop rudes de certains chevaux, le poids de la cuirasse, la transition subite et souvent répétée de la température chaude et humide des écuries à un air froid, l'absorption par les bronches de la poussière du fourrage et de celle qui s'élève des chevaux lorsqu'on les étrille, etc. Ces maladies sont les *hémoptysies*, fréquentes chez les jeunes cavaliers, la *pleurite*, la *pleuro-pneumonie*, les *bronchites*, l'*asthme*.

Traitement. Le repos, diète, saignées, usage des gommeux, éloignement momentané des causes ; dans l'asthme, lorsque l'inflammation est apaisée, infusions aromatiques légères, lierre terrestre, hyssope, pouliot ; souvent un exutoire au bras ou à la poitrine.

La phthisie pulmonaire est souvent la suite des maladies précédentes: elle est incurable. On peut à force de soins prolonger quelquefois la vie.

L'hypertrophie du cœur reconnaît les mêmes causes que les altérations de l'appareil respiratoire : les habits trop bourrés sur la poitrine ou trop serrés, la cuirasse, etc. ; affection grave que l'on combat par le repos absolu, la diète, de fréquentes saignées, l'usage de la digitale : souvent elle résiste à tous ces moyens, et devient mortelle.

Les viscères abdominaux sont exposés à des phlegmasies, causées par le ceinturon du sabre pendant les manœuvres au trot ou au galop, et à des lésions plus ou moins graves et quelquefois mortelles, provoquées par les chutes et les coups de pieds.

Les hernies inguinales, crurales et ombilicales sont très-communes chez les gens de cheval ; elles sont dues à des allures trop dures ou à de violentes secousses, les travaux d'escadron, des manéges, les sauts, la fougue des chevaux et toutes les fatigues inhérentes à la cavalerie, surtout en campagne.

Les hernies sont simples, compliquées ou étranglées ; les premières réduites sont retenues par un bandage ; les dernières entraînent promptement la mort si on ne pratique l'opération. Les hernies inguinales du côté droit sont les plus communes. Le cavalier atteint de cette infirmité est moins propre au service, souvent même il doit être réformé. L'usage des ceintures contentives bien faites préserverait souvent de cette maladie.

La position des reins et de l'appareil génito-urinaire expose ces organes à des maladies inflammatoires dangereuses : *néphrite, cystite, hématurie*, causées par l'équitation prolongée sur des chevaux vifs et indociles, sous un climat brûlant. La dernière de ces affections fut très-fréquente à l'armée d'Orient : elle est commune chez les Mamelucks.

Traitement. Repos, saignées, diète, bains, boissons mucilagineuses ou acidules, etc. Les mêmes causes, le froissement des parties dans les sauts ou lorsque les chevaux s'emportent, se cabrent, déterminent dans les testicules des lésions plus ou moins incommodes, très-douloureuses, incurables ou mortelles : hydrocèle, varicocèle, sarcocèle squirrheux, carcinomateux.

La première consiste en un épanchement de sérosité dans la tunique vaginale, quelquefois porté au point que la verge disparaît. Les causes sont les tiraillemens et le froissement des testicules. Le traitement : évacuer par la ponction le liquide épanché, et provoquer à la face interne de la tunique une irritation adhésive, par des injections chaudes de vin rouge ou d'une solution légère d'oxyde de potassium, repompée après quelques minutes de séjour.

Varicocèle. Tumeur veineuse des testicules ou des cordons spermatiques, due à l'engorgement et à la dilatation des veines. Cette maladie devient très-douloureuse et difficile à guérir. Les causes sont tout ce qui peut irriter les testicules mécaniquement ou physiologiquement.

Sarcocèle. Épaississement et dégénérescence de la tunique vaginale ou du testicule, devenant quelquefois carcinomateux, produit par les mêmes causes que les maladies précédentes. Traitement antiphlogistique, saignées ; mêmes moyens chirurgicaux que pour l'hydrocèle, lorsque le testicule est sain, que la tunique est épaissie, sans dégénérescence, et qu'elle renferme un liquide accidentel ; enfin

l'extirpation, opération que l'on doit pratiquer dès que la maladie est bien constatée, mais avec circonspection. Cette affection est sans contredit la plus grave de celles qui attaquent le testicule. On peut soustraire cet organe à l'action de beaucoup de causes nuisibles, au moyen du suspensoire et de la continence, qui sont aussi deux puissans auxiliaires dans le traitement des trois affections désignées.

Les membres inférieurs sont surtout exposés aux *contusions*, plus ou moins violentes, aux *entorses*, *luxations*, *fractures*, etc., causées par les travaux d'écurie et d'équitation, par les coups de pied et les morsures des chevaux, par les chutes, le choc du sabre ou de la carabine, au trot ou au galop : les fesses et leur commissure sont le siége de *furoncles* et d'excoriations, surtout chez les jeunes soldats, aux premières leçons d'équitation.

L'adénite inguinale, facile à confondre avec le bubon vénérien, les tiraillemens des parties musculaires et ligamenteuses, et les douleurs insupportables des articulations irritées, résultent de l'équitation trop prolongée ou sans étriers, ou de la pression excessive du genou entre deux chevaux.

Dans la plupart de ces cas, le repos, l'usage des topiques émolliens et des antiphlogistiques, quelques saignées locales et des bains tièdes suffisent. Lorsque l'irritation de l'articulation du genou amène du gonflement, il se développe alors une maladie souvent incurable.

Les bottes dures ou les sabots déterminent des ganglions indolens sur le coude-pied. On les écrase par une forte compression subite et l'application d'un liquide résolutif, ou bien on enlève le kyste par la dissection.

Au siége, la gêne apportée dans la circulation par la position à cheval cause des hémorrhoïdes ; le frottement continuel y fait naître des excroissances sarcomateuses : on combat les premières par les émolliens, les narcotiques légers, les bains de siége, les sangsues,

les scarifications, l'excision. Les secondes s'enlèvent par la ligature ou par l'instrument tranchant.

Fantassin. Quoique chez lui les organes locomoteurs soient surtout exposés aux maladies, les autres parties de l'économie n'en sont pas exemptes : ainsi, les longues marches, la station prolongée debout et sous les armes, produisent la gastrite chronique, la gastralgie, des douleurs néphrétiques, le gonflement de la rate, etc., contre lesquelles on emploie avec succès le repos, un régime approprié aux facultés digestives, les antiphlogistiques, les bains, les saignées locales, les excitans diffusibles légers, etc.

Le poids du sac et des armes provoque aussi chez lui les affections aiguës et chroniques des organes thoraciques.

Les frottemens pendant la marche causent des érythèmes, des érysipèles aux plis des aines et des fesses; l'immobilité sous les armes pendant long-temps, provoque l'irritation, la fatigue et le relâchement des articulations des membres pelviens, des varices et des ulcères aux jambes. Les moyens généraux à employer sont les mêmes que pour les maladies précédentes; on y joint les pansemens indiqués.

L'irritation des muqueuses pulmonaire et gastrique et des plèvres, la soif ardente, la courbature, la maigreur, etc., sont provoquées par les longues courses et les marches rapides.

Le frottement de la chaussure, un corps étranger introduit dans le soulier, une inégalité, causent des ampoules aux pieds; il faut transpercer ces phlyctènes avec une grosse aiguille et y laisser un bout de fil, ou mieux de coton à mèche, pour faciliter l'issue de la sérosité épanchée.

Les cors sont produits par la même cause prolongée ou par la compression des chaussures trop dures ou trop étroites : on les extirpe avec précaution. Les onctions de graisse ou de suif préservent de ces deux maladies, très-incommodes aux hommes de pied.

Ongle rentré dans les chairs. Le corps, pendant la station, et surtout dans un des mouvemens de la marche, est supporté par le gros orteil, dont l'ongle poussé contre le sol exerce une pression considérable sur les parties molles interposées, et les fait remonter de chaque côté sous forme de bourrelet. Si ces bords sont rentrans, l'ongle continue de croître dans cette direction vicieuse. Souvent le bord interne seul présente cette direction. Les rainures latérales dans lesquelles il s'enfonce s'enflamment, s'ulcèrent; bientôt des douleurs intolérables rendent la marche et même la station impossibles : il survient des fongosités, etc. Cette maladie n'est pas dangereuse, mais elle est très-opiniâtre.

Traitement. *Albucasis, Paul d'Égine, Ambroise Paré :* l'excision des parties molles ou fongueuses qui forment le bourrelet. *Fabrice d'Aquapendente, Fabrice de Hilden,* procédé modifié par M. *Boyer :* éloigner des chairs le bord rentrant et le tenir soulevé par de la charpie introduite doucement et par gradation dans la rainure. *Desault :* plaque métallique au lieu de charpie; ce procédé, toujours douloureux, est quelquefois impraticable. L'avulsion en deux temps, après avoir fendu l'ongle longitudinalement, et la cautérisation à fond de sa matrice, forment le meilleur moyen de guérison; il cause moins de douleur et demande moins de temps.

Préservatifs. Chaussures souples, ni trop larges ni trop étroites; couper souvent et carrément les ongles.

Les artilleurs et les sapeurs-mineurs sont exposés à des commotions plus ou moins violentes, produites par la détonation de la poudre à canon : les jeunes surtout contractent aux premiers exercices à feu une céphalalgie qui se dissipe dans les vingt-quatre heures. Quelquefois, dans les batteries de mortiers ou de canons de gros calibre, et dans le voisinage des mines, la commotion est si violente, que le sang brise les vaisseaux capillaires et jaillit par les oreilles chez les anciens comme chez les novices; la membrane du tympan en est

quelquefois déchirée. *Traitement :* le repos, les émissions sanguines, les antiphlogistiques, les révulsifs. *Préservatif :* tamponnement des oreilles par de la ouate huilée.

Maladies se développant par l'influence de causes générales et attaquant indistinctement toutes les troupes soumises à cette influence.

Les limites d'une thèse ne me permettant pas de les passer toutes en revue, je me bornerai à traiter le plus succinctement possible plusieurs d'entre elles qui règnent souvent épidémiquement dans les armées, surtout en campagne, si j'en excepte une que développent la plupart du temps l'oisiveté ou les ennuis qui accompagnent quelquefois les premiers pas dans la carrière des armes, même en temps de paix : c'est la *nostalgie*. Les malheurs de la guerre, l'inaction prolongée des troupes dans certaines circonstances en campagne, la font naître aussi, etc.

CAUSES.

Quels regrets n'éprouve pas celui qui abandonne sa petite contrée !

Nos patriæ fines et dulcia.....

Un sentiment inné et profondément gravé dans le cœur de tous les hommes, leur fait préférer aux plus délicieuses contrées le pays où ils ont passé leur enfance ; mais ce sentiment est modifié à l'infini par le sexe, le tempérament, l'éducation, l'âge et toutes les circonstances de la vie, et donne lieu à la nostalgie. *Sexe.* La grande mobilité du caractère de la femme la met presque toujours à l'abri de cette maladie ; à peine un regret ou une pensée triste effleure son âme ; les larmes sont sécrétées en abondance, et bientôt l'impression légère du chagrin disparaît avec elles. Les égards, les soins délicats qui entourent les femmes dans toutes les positions de la vie, et surtout l'amour, qui joue chez cet aimable sexe un si grand rôle, qui est toute sa vie, selon madame de Staël, effacent cette prédisposition. *Thomas*

prétend que, pour les femmes, un homme est plus qu'une nation. Elles n'hésitent pas à quitter le pays de leur enfance pour suivre en tous lieux l'objet de leurs plus chères affections.

Tempéramens. Le mélancolique, le bilieux et le nerveux, donnent plus d'aptitude à contracter cette maladie, et augmentent ses dangers.

Éducation. L'homme le plus rapproché de l'état de nature, le moins civilisé, l'habitant des campagnes, ressent plus vivement que le citadin le chagrin de quitter son pays; chez les fils des villes, la succession rapide des nombreuses sensations et les changemens de localités leur donnent à peine le temps de laisser des traces.

Quoiqu'on rencontre aussi la nostalgie chez l'homme des plaines, c'est surtout chez l'habitant des montagnes, des forêts, des lieux les plus sauvages, les plus arides, qu'elle est plus fréquente, plus opiniâtre. Ces êtres n'ont reçu qu'un petit nombre de sensations; mais qu'elles sont gravées fortement! L'aspect du ciel, la majesté des sites pittoresques, un torrent, un arbre, l'amour, cette passion qui confond deux êtres par la pensée; la vue de plantes, d'animaux, d'objets moins importans; le souvenir d'un mets très-grossier, d'un jeu ridicule, d'un divertissement, éveillent quelquefois ce sentiment de tristesse.....

Age. Quoique cette maladie, plus commune dans l'adolescence, n'attaque presque jamais que les jeunes soldats, on la rencontre pourtant quelquefois chez les anciens militaires.

La perte de la liberté en est souvent aussi la cause.

L'oisiveté donne lieu à la mélancolie nostalgique chez les jeunes soldats tirés des campagnes; les travaux sont un préservatif pour eux, tandis que les fils des villes contractent surtout cette affection triste s'ils sont obligés à des occupations pénibles. Les campemens, les privations, les fatigues, compagnes inséparables de la guerre, la subordination, la sévérité de la discipline, quelque espoir déçu,

toutes ces causes agissent sur son imagination, et lui inspirent de l'horreur pour ce qui lui plaisait. Le campagnard, qui, non moins sensible aux mauvais traitemens et à l'injustice, n'aurait pu les supporter impunément s'il n'eût été occupé, s'y habitue sous l'influence des travaux et de la fatigue qui distraient ses pensées : il prend goût à son nouvel état, et peut devenir un héros. Outre l'oisiveté, l'ennui, un trop long séjour dans les hôpitaux, de longues convalescences, peuvent aussi provoquer cette vésanie. La différence des idiomes cause peut-être la fréquence de cette maladie chez les Bretons, les Basques et les Flamands, souvent ses victimes. En effet, leur langage les rend étrangers parmi leurs camarades.

Lieux. Les plus âpres et les plus stériles causent autant de regrets, et même plus, que les endroits les plus beaux de la terre. Si un jeune Otaïtien ne put voir à Paris un arbrisseau de son pays, comme lui transplanté en France, le Groënlandais, le Lapon, ne peuvent vivre en Europe. Ils meurent en regrettant leur tanière enfumée, l'huile rance de baleine, les rochers de glace, les frimas et le ciel de neige sous lesquels ils ont commencé à vivre.

Définition. La nostalgie est une affection de l'âme, produite par le besoin impérieux de revoir les lieux qu'on a habités dans son enfance, par un vif désir de retrouver sa première demeure, sa famille, par la répugnance à s'habituer à un changement d'état ou d'habitation, etc. Le tableau des sensations auxquelles on s'est accoutumé dans l'enfance est sans cesse présent à la mémoire ; l'imagination lui prête chaque jour de nouveaux charmes.

Nescio quâ natale solum dulcedine cunctos
Ducit, et immemores non sinit esse sui.
Ovid.

Dans la captivité ou l'esclavage, cette maladie peut inspirer à

l'homme le courage de tout braver pour revoir son pays. On en a vu se donner la mort pour rejoindre dans le ciel les objets de leur amour ou de leur amitié.

L'amour du pays offre beaucoup d'analogie avec l'amour de la patrie ; cependant le premier dépend de la nature, l'autre est souvent un effet de la civilisation. Celui-là est subordonné aux premières impressions que l'homme reçoit des objets qui l'entourent et à l'attachement qu'il conçoit pour eux par l'habitude de les voir ; l'amour de la patrie tient plus à des causes morales, à l'attachement pour sa famille, pour sa fortune, au désir de la gloire. Souvent l'amour du pays se joint à celui de la patrie, et la personne expatriée regrette l'un et l'autre ; alors ces deux affections combinées deviennent plus fortes, plus violentes. Ceci arrive surtout quand l'état n'a pas une grande étendue, quand la patrie se confond avec le pays : les petites républiques.

Cette maladie moissonne beaucoup de jeunes soldats, et devient quelquefois dans les armées une épidémie des plus meurtrières. Les médecins militaires furent témoins de ses ravages lorsque nos phalanges guerrières s'étendaient des bords charmans du Tage jusqu'aux rives glacées de la Néva. En l'an 8, à l'armée des Alpes, d'après la relation de M. le baron *Des Genettes*, et en l'an 12, à celle de la Moselle, elle avait fait périr la plupart des Bretons. Pendant la campagne de Pologne et dans l'armée réunie à Mayence, combien cette affreuse maladie ne fit-elle pas de victimes ! Si elle vient compliquer d'autres affections, elle les rend presque toujours mortelles. (*Des Genettes*, Armées d'Orient.)

Symptômes. Prostration des forces, lassitude dans les membres, physionomie pâle et sombre, muscles dans le relâchement, regards tristes, yeux cernés et languissans, fixés à terre, quelquefois mouillés de larmes ; paupières baissées, voix faible et tremblante, palpitations violentes ; pouls petit, serré, irrégulier ; respiration difficile, longs soupirs, perte d'appétit, digestions pénibles, transpiration suppri-

mée. Le malade fuit la société, écoute, avec un plaisir qu'il ne peut dissimuler, celui qui lui parle des objets de ses regrets; honteux, il rougit, s'attendrit, cherche à cacher son chagrin et ce qui le cause; il passe des journées entières dans son lit; une seule idée est là présente, il la caresse et augmente ainsi sa peine. Pendant le sommeil, il rêve aux scènes les plus agréables de son enfance; le réveil dissipe ces douces illusions! Cet état de l'âme trouble les fonctions du cerveau et sympathiquement celles des autres organes; les facultés intellectuelles s'altèrent, les sensations deviennent presque nulles. Cette maladie conduit quelquefois très-rapidement à la mort. Un conscrit breton arrive en 1815 au dépôt du 25e. de ligne à Landrecies; il fait l'exercice. Le troisième jour, une légère réprimande d'un caporal le fait pleurer devant ses camarades; il se couche et meurt quatre jours après avec tous les symptômes nostalgiques, sans qu'il se soit manifesté le moindre mouvement fébrile.

L'encéphale reçoit les premiers effets de cette maladie; mais l'estomac, à cause de ses sympathies avec le cerveau, en reçoit une irritation bien plus intense.....

« Dans les maladies qui sont causées par les passions, l'estomac « est, de tous les organes, celui qui cesse le premier de faire ses fonc- « tions. Un sentiment intérieur fait rapporter l'effet du chagrin vio- « lent vers la région épigastrique. » (*Pinel,* Nosographie philosoph., 1re. édit.)

« Le canal alimentaire est un des centres les plus actifs des sym- « pathies; lorsqu'il souffre, la douleur se communique à toutes les « parties du corps, les fonctions de tous les organes sont interrom- « pues ou perverties, la loi qui les soumet à son empire dans l'état « de santé les fait participer à ses lésions pendant les maladies; et « réciproquement quand une partie importante est le siége d'une « affection grave, le canal alimentaire en reçoit une impulsion dou- « loureuse; son action est troublée, les élaborations nutritives sont « suspendues, et son irritation secondaire complique et aggrave « toutes les autres..... Il existe enfin entre le canal digestif et le cer-

« veau un rapport plus intime que celui qui unit les autres parties « au centre cérébral. » (*Bégin*, Physiologie pathologique.)

Baglivi avait recommandé aux médecins de donner une attention particulière à l'estomac dans les affections de l'âme : « *Qui laborant animi pathemate, potissimùm corripi solent morbis ventriculi, ut inter cætera observavi in mœrentibus, qui conqueruntur priùs de languore ventriculi, mox inappetentiâ, oris amaritudine, siti circa horas matutinas, cruditatibus, flatibus et tensionibus hypochondriorum.....* » (Baglivi.)

Lésions cadavériques. Vaisseaux cérébraux plus ou moins injectés, quelquefois léger épanchement de sérosité dans les ventricules latéraux, engorgement plus ou moins considérable des poumons, muqueuse gastro-intestinale offrant des traces d'inflammation vive et des ulcérations.

Traitement. Il consiste surtout dans les ressources morales; les médicamens ne font qu'aggraver cette affection; il en est de même des saignées; elles apportent très-rarement un peu de calme, et souvent elles augmentent l'abattement : aussi M. *Broussais* recommande-t-il d'en être très-avare en ce cas. La permission de s'absenter du corps pendant quelque temps pour aller chez eux, guérit toujours les malades lorsqu'il n'existe pas encore de lésions organiques : c'est le seul remède efficace. Malheureusement on ne peut pas toujours y recourir : l'éloignement, les besoins du service, la guerre, y mettent obstacle, ainsi que le type épidémique, qui nécessiterait le renvoi simultané de tout le monde. Quelquefois alors les soins affectueux, la douce philosophie du médecin produisent un bon effet sur l'esprit des malades. Des entretiens adroitement ménagés avec un compatriote non nostalgique peuvent exercer une heureuse influence. On peut réussir aussi en promettant au soldat un prochain retour dans ses foyers; mais l'amélioration causée par l'espoir du retour disparaît si le malade s'aperçoit qu'on l'a trompé, et alors, insensible aux consolations, aux plus belles promesses, il s'abandonne entiè-

rement à sa douleur, et périt loin de son pays si beau à ses yeux.

Et dulce moriens reminiscitur Argos.
OVID.

Les égards des officiers, des sous-officiers et des vieux soldats pour les conscrits seront souvent un bon préservatif ; il en sera de même des exercices gymnastiques, si favorables au développement des organes : ils pourront même guérir ceux chez qui la nostalgie commencerait à germer. « *Quæ jam cuncta ludi publici, ut Græcis « Romanisque mos fuit, quales tum veteres tum recentiores legum condi- « tores instituerunt, præcaverent, seu pilâ, seu luctâ, seu cursu contendere « et armis, seu choreas ducere placeret magis.* » (COSTE, *de Antiquorum « medicorum philosophiâ orbi novo adoptandâ.*)

DYSENTERIE.

De δυσεντερια, de δυς, *difficilement*, et εντερον, *intestins ; difficultas intestinorum* de quelques auteurs latins.

Entérite ou colite aiguë, caractérisée par des tranchées, un sentiment de tortillement, ardeur dans le gros intestin, besoin fréquent, irrésistible, et quelquefois continuel, d'aller à la selle, accompagné d'épreintes, de ténesme, de violens efforts ; chaleur vive et cuisante au-dessus de l'anus ; face pâle, yeux abattus ; évacuations laborieuses d'une petite quantité de mucus plus ou moins sanguinolent, de sérosité rougeâtre ou puriforme, d'une odeur spécifique, extrêmement fétide, nauséabonde ; fièvre dans beaucoup de cas. L'inflammation est souvent bornée au gros intestin. La dysenterie peut s'étendre et se communiquer par infection miasmatique plutôt que par contagion. D'après *Pringle*, *Coste*, M. *Des Genettes*, elle est une des maladies les plus funestes aux armées. Celle d'Orient perdit par cette affreuse épidémie 2,468 hommes, tandis que la peste n'en enleva

que 1,689 : elle est sporadique, endémique, épidemique. Cette maladie appartient à tous les siècles : *Hippocrate* l'a connue, et tous les médecins qui se sont succédé depuis l'ont eue à combattre. Selon la nature des déjections, on l'avait divisée en stercorale, muqueuse, séreuse, bilieuse, lientérique, laiteuse, graisseuse, purulente, vermineuse.

Causes. *La dysenterie sporadique* naît dans tous les temps, parce qu'elle tient à des circonstances particulières à l'individu. On la rencontre le plus souvent chez l'homme de guerre, qui s'y trouve prédisposé par la nature de ses habitudes, de ses alimens, et par tous les inconvéniens de son métier.

La dysenterie endémique est propre à certaines contrées du globe, qui doivent ce malheur à leurs localités : chaleur et humidité : Batavia, la Basse-Terre à Saint-Domingue, la Guiane française, les bords du Nil : elle est plus fréquente au sud qu'au nord.

La dysenterie épidémique dépend de causes générales qui agissent sur une population entière ou de la réunion des prédispositions individuelles d'une multitude; c'est surtout dans les rassemblemens d'hommes qu'existent les causes favorables à son développement : ainsi on la remarque communément dans les camps, dans les prisons, les hôpitaux, les navires. Cette maladie résulte souvent, dans les armées, de la mauvaise nourriture, des intempéries, de l'humidité. L'usage, même modéré, de fruits acerbes et non parvenus à leur maturité, en est aussi une cause ordinaire, et l'abus de fruits mûrs et sucrés la provoque, tandis que, pris en petite quantité, ces derniers offrent un moyen prophylactique et souvent curatif.

« Les hommes d'un tempérament faible et irritable sont les plus « susceptibles de contracter la dysenterie; ils ne sont cependant pas « les seuls qu'elle attaque, car on l'observe assez fréquemment chez « les individus forts et robustes. »

Causes prédisposantes. « Une grande chaleur produit cette affection « de différentes manières, mais toujours par sur-irritation; le plus « souvent la chaleur, augmentant à la fois la susceptibilité du co- « lon, la sécrétion de la bile et la putréfaction des fèces, détermine « très-promptement cette phlegmasie; les alimens ammoniacaux, « les végétaux trop aqueux, l'eau pure en trop grande abondance « pour apaiser la soif dont on est dévoré, accélèrent prodigieuse- « ment sa formation; car l'absorption ne pouvant suffire à la sous- « traction de l'eau, celle-ci prédomine dans les excrémens et favo- « rise une putréfaction qui les rend importuns à la muqueuse du « gros intestin. L'abus des végétaux aqueux et celui de boissons ra- « fraîchissantes n'est donc pas moins dangereux, pendant l'été, que « les excès de substances animales. C'est par la même raison qu'on « l'observe également chez les soldats, lorsqu'ils sont mal nourris et « assujettis à des exercices fatigans, sous l'influence d'alimens indi- « gestes et dans les temps de disette, ou lorsqu'ils reçoivent du pain « fabriqué avec des farines avariées, ou provenant de blés à peine « secs. (*Broussais.*)

On l'observe surtout en automne, parce qu'alors des nuits froides succèdent à des jours très-chauds; l'action de la peau cesse tout à coup, et si le poumon n'est pas affecté, l'irritation se porte sur la muqueuse intestinale colique, qui devient l'organe suppléant la peau, et, par un surcroît d'action, passe bientôt à l'état inflammatoire.

Dans les camps, la situation vicieuse des latrines peut développer cette colite.

Causes déterminantes. « Le froid des nuits succédant à des journées « chaudes et sèches, le sommeil auquel on se livre pendant la nuit « et à la rosée, dans les lieux marécageux; l'introduction de mias- « mes ou de matières en putréfaction, par la salive et la déglutition. « *Finck* et *Zimmermann* avaient aussi remarqué que les alimens « pourris et de mauvaise qualité disposaient le plus à la phlegmasie « de la muqueuse de la partie inférieure du canal digestif. » (*Brous- sais.*)

Marche. La dysenterie est toujours continue.

Symptômes. *Première période.* Inflammation de la muqueuse du colon, sécrétion extraordinaire, peu ou point de fièvre, langue couverte d'unenduit blanchâtre ou jaunâtre, dégoût d'alimens, constipation ou diarrhée, tranchées, ténesme. — *Deuxième période.* Au bout de quelques jours, quelquefois plus tard, l'état de phlogose augmente par l'effet des contractions continuelles de la membrane musculeuse; évacuations de glaires, de sérosités albumineuses, de mucosités sanguinolentes; abdomen ni tendu ni douloureux à la pression, sensation d'une barre. — *Troisième période.* Cessation ou diminution de la douleur, liberté plus grande du ventre, disparition du ténesme, changement de la dysenterie en diarrhée simple, avec quelques retours vagues de tranchées, déjections plus consistantes, solution de la maladie, retour à l'état normal. Cette heureuse terminaison n'a pas toujours lieu; souvent les symptômes, au lieu de s'amender, s'exaspèrent; les forces diminuent, l'affaissement est complet, les selles sont involontaires et très-chargées de sang, enfin le malade meurt.

Terminaison. La dysenterie peut encore se terminer par suppuration, par gangrène, passer à l'état chronique. Elle peut se compliquer avec toutes les maladies du tube digestif ou des autres viscères; l'usage des remèdes incendiaires, les astringens, les narcotiques administrés intempestivement, peuvent aussi l'aggraver singulièrement.

Prognostic. La fétidité cadavérique de l'haleine et des matières, le hoquet, l'altération des traits, la sécheresse de la peau et de la langue, le refroidissement des extrémités, sont les symptômes qui annoncent le plus de danger; ordinairement, la terminaison par gangrène.

L'excrétion du sang pur en certaine quantité, surtout chez les sujets robustes, n'a point ordinairement de suites fâcheuses. Quelque-

fois le cerveau s'enflamme sympathiquement, et réclame toute l'attention du médecin, lorsque surtout cette irritation secondaire est devenue plus intense que la maladie principale. Quelquefois le colon s'irrite dans toute son épaisseur, la douleur locale est plus intense; il y a tuméfaction, rénitence de cet intestin, que l'on reconnaît par le toucher aux régions iliaques et sur l'S du colon; le pouls devient dur, des symptômes de phlegmasie se déclarent et envahissent quelquefois le péritoine.

Lésions cadavériques. Traces de phlegmasies bornée souvent au colon, qui est quelquefois rétracté en certains endroits et distendu en d'autres; sa muqueuse, injectée depuis le rose vif jusqu'au brun, bosselée et parsemée de dépôts de matière tuberculeuse, est quelquefois veloutée, unie, d'autres fois rétrécie, gonflée, comme squirrheuse; rarement on rencontre des ulcérations, observation contraire à l'opinion des anciens, qui considéraient cette altération comme l'effet constant de la dysenterie.

Zimmermann, *Pringle*, *Pinel* et M. *Broussais* ont trouvé souvent les intestins grêles enflammés, et même l'estomac, lorsque la dysenterie a duré long-temps. Dans la première période, l'inflammation ne va pas au-delà du gros intestin, et la rougeur de la muqueuse n'est généralement pas très-intense.

Traitement. M. *Broussais* et la plupart des médecins contemporains recommandent les applications de sangsues à l'anus, quelquefois sur le trajet du colon, à la région épigastrique ou à l'hypogastre, selon la complication; ensuite des lavemens adoucissans, émolliens ou amilacés avec un peu d'opium; les boissons mucilagineuses, légèrement acidulées; la décoction panée ou de riz. Dans tous les cas, on doit commencer par l'abstinence complète d'alimens, pour épargner à la muqueuse phlogosée la présence de corps étrangers, qui augmenteraient son irritation; ensuite éviter les alimens qui fournissent peu de chyle

et beaucoup de fèces; les légumes fibreux, le lait pur, les bouillons gras, la viande. On peut faire usage de fécules torréfiées et mêlées au lait ou à l'eau pour en former des bouillies; revenir peu à peu à l'usage de substances de facile digestion et offrant beaucoup de principe alibile sous un petit volume. L'usage d'un peu de vin rouge après le repas sera utile, parce qu'il fait contracter le pylore et séjourner plus long-temps les alimens dans l'estomac, d'où résultent une meilleure digestion, une absorption plus complète et moins d'excrémens. Les vomitifs, et surtout l'ipécacuanha, comptent aussi beaucoup de partisans, et réussissent souvent, ainsi que les purgatifs, sans qu'on puisse expliquer leur mode d'action. Toutefois il faut être très-circonspect dans leur emploi, et proscrire les astringens et les excitans, qui peuvent tout au plus servir à une certaine époque, lorsqu'il n'existe plus de signes d'irritation aiguë ni chronique, et que la sécrétion excessive est due à l'habitude contractée par la muqueuse. Quelquefois on arrête la dysenterie à son invasion en rétablissant la transpiration cutanée, quand la maladie est due à sa suppression; les moyens sont les infusions de bourrache, de thé, de sureau, de lierre terrestre, etc. Si elle provient de la malpropreté du corps, le changement de linge, les frictions sèches, l'usage de la laine sur la peau, peuvent la faire disparaître. Le savant et modeste médecin en chef de l'armée d'Orient a retiré de bons effets du vésicatoire appliqué sur la région abdominale lorsque la maladie était déjà très-avancée.

La première condition nécessaire à la guérison consiste à soustraire d'abord les hommes à l'influence des causes prédisposantes et déterminantes, à les faire changer de lieu, les caserner ou cantonner s'ils sont mal campés, changer leurs alimens, éloigner les foyers d'infection, etc., etc.

On a donné le nom de *dysenterie chronique* à une affection dans laquelle les malades rendent des matières sanieuses très-fétides, et qui est due à l'ulcération des intestins.

FIÈVRES INTERMITTENTES.

Définition. « La fièvre consiste dans l'accélération du sang produite « par celle des contractions du cœur, avec augmentation de la calori- « fication et une lésion des fonctions principales. » (*Broussais*, Examen des doctrines.)

Ainsi que la fièvre continue n'est pas une maladie essentielle, mais un symptôme ordinaire des affections un peu graves des différens systèmes ou des différens organes de l'économie animale, un désordre sympathique de la circulation, ainsi la fièvre intermittente n'est qu'une sympathie du cœur réveillée par une irritation qui, de même que les fonctions physiologiques, se reproduit à des intervalles fixes, et dont la muqueuse de l'appareil digestif est le siége ordinaire. Prenant l'effet pour la cause, le symptôme pour la maladie, on en avait fait une affection essentielle.

Franck a dit : *Febris certorum potiùs morborum umbra, quàm ipse morbus.*

Causes. Les émanations de la terre, les miasmes marécageux, plus dangereux la nuit et pendant le sommeil, les vicissitudes et l'état hygrométrique de l'atmosphère, les changemens brusques et répétés de température, lorsque des troupes en marche sont mouillées par la pluie, les excès d'alimens et de boissons, la suppression d'un exanthème ou d'un écoulement, la disette ou l'usage de substances impropres à la nutrition, l'abus des plaisirs de l'amour, les affections de l'âme, comme la frayeur, la jalousie, la colère, un violent chagrin, toutes les causes débilitantes.

Symptômes. La fièvre intermittente est annoncée quelquefois pendant plusieurs jours par le malaise, l'anorexie, la courbature, la céphalalgie; souvent elle se présente tout à coup. Ce qui la caractérise, c'est d'avoir, comme toutes les affections périodiques, un temps de

repos, d'intermission, nommé apyrexie, que l'on peut considérer comme le sommeil de l'irritation viscérale, et un temps d'activité appelé accès, qui semble constituer l'état de veille de cette maladie. La durée de l'apyrexie a servi de base aux types quotidien, tierce, quarte, etc. Le diagnostic est assez facile après deux ou trois accès ; mais souvent pendant leur marche elles changent de type.

Avant chaque accès : état de rigidité des membres, spasmes des muscles, particulièrement du diaphragme ; anxiété, bâillemens, quelquefois augmentation de la céphalalgie ; yeux éclatans. L'accès se compose de deux stades : pendant le premier ou de concentration, la chaleur vitale quitte la peau et se porte sur les muqueuses ; de là, malaise, froid extérieur plus ou moins vif, général ou borné à quelques parties ; chair de poule (horripilation), frisson, tremblement irrésistible de tout le corps, claquement des dents ; sentiment de constriction à l'épigastre et à la poitrine, trouble dans les contractions du cœur ; bouche sèche sans augmentation de la soif, pâleur et couleur violacée de la pulpe des doigts, apparaissant au travers des ongles ; inspiration imparfaite et par secousses, distension de la vessie causée par l'abondante sécrétion de l'urine ; celle-ci limpide et aqueuse. Le froid, souvent appréciable au toucher, ne l'est pas toujours. Sa durée varie depuis une demi-heure jusqu'à cinq et six heures ; après quoi il diminue peu à peu : il y a quelquefois des nausées, des vomissemens.

Pendant le deuxième stade, ou d'expansion des forces. Premier temps : la chaleur se rétablit peu à peu ou brusquement à la périphérie ; elle devient quelquefois brûlante pour le malade, et n'est pas appréciable au toucher ; elle est quelquefois incommode, souvent accompagnée de soulagement ; une réaction sympathique a lieu sur la peau ; l'irritation des muqueuses ne s'apaise pourtant pas, car la soif augmente, la bouche et le gosier sont desséchés ; mais le resserrement de la poitrine et de l'épigastre diminue, l'anxiété se dissipe, l'urine, moins abondante, est plus colorée ; le cœur se contracte plus librement, le pouls devient peu à peu plus large, plus fort et plus fréquent ; quelquefois la cé-

phalalgie commence ou augmente ; la face est animée, les yeux brillans ; la peau s'épanouit, rougit ; le malade se remue, cherche une attitude plus commode, veut se soustraire à la chaleur ; peu à peu la peau devient halitueuse. Deuxième temps : la sueur recouvre la peau ; elle est plus ou moins abondante, mais presque toujours générale ; son odeur est aigre, fade ou fétide, sa consistance ténue ou visqueuse ; elle est incolore ou jaunâtre, elle amène peu à peu du soulagement ; la respiration devient plus libre, tous les accidens diminuent ou disparaissent, le pouls est plus souple. Si la sueur coule abondamment, elle détermine un sentiment de faiblesse. La durée de chacun des temps qui composent ce stade est à peu près la même que celle du froid, et suit à peu près les mêmes variations : ensuite le sommeil réparateur commence l'apyrexie, et le réveil qui lui succède est accompagné de la bonne humeur et de la santé jusqu'au retour de l'accès. Quelquefois l'un ou l'autre de ces stades manque ; par exemple, dans la fièvre algide, l'accès ne consiste qu'en un long frisson, presque pas suivi de chaleur ni de sueur, tandis que dans les fièvres sudorales la sueur seule est appréciable.

Caractère. Souvent épidémiques, elles ne sont jamais contagieuses.

Durée. On parle de fièvres très-rares qui ont duré jusqu'à vingt et même jusqu'à soixante ans. En général, les fièvres intermittentes produites par des causes ordinaires durent de quinze jours à deux mois ; celles qui sont dues à l'absorption des exhalaisons marécageuses ou autres sont beaucoup plus longues et plus opiniâtres, elles durent souvent plusieurs années : les premières appartiennent au printemps, c'est-à-dire à la première moitié de l'année ; les secondes naissent surtout en automne.

Terminaison. Rarement funeste, souvent par le retour parfait à la santé, au moyen des secours hygiéniques et pharmaceutiques ; quel-

quefois le rétablissement se fait attendre ; l'homme languit, est sujet à des ressentimens aux époques des accès : cela se voit surtout dans les contrées où la fièvre intermittente est endémique ; alors elle est souvent suivie d'œdème, d'hydropisies, de leucophlegmaties, de lésions des organes abdominaux. Souvent l'amélioration se prononce par une éruption critique. Aucune maladie n'est plus sujette aux rechutes ; la cause la plus légère peut la ramener ; les veilles immodérées, un purgatif pendant la convalescence, un bain, la suppression prématurée des moyens pharmaceutiques qui ont opéré la guérison. Les rechutes sont plus opiniâtres que la première maladie.

Prognostic. La fièvre au type tierce ou double tierce, quand elle se prolonge, entraîne ordinairement plus de danger que les autres ; celle au type quarte est la plus difficile à déraciner. Quand les accès, surtout le stade de froid ou de concentration, diminuent d'intensité et de durée, l'issue est ordinairement favorable ; l'effet inverse annonce que la maladie durera long-temps. La fièvre intermittente est plus dangereuse et plus tenace là où elle est endémique ; les rechutes sont plus fréquentes dans celles qui ont été combattues par les toniques et les antipériodiques que dans celles qui se sont terminées d'elles-mêmes.

Anatomie pathologique. « Dans les cas de fièvres intermittentes « prolongées, la membrane gastro-intestinale est épaissie, noirâtre, « plus ou moins désorganisée ; le foie et la rate participent presque « toujours sympathiquement aux irritations de l'estomac et du duo- « dénum, et sont le siége d'engorgemens plus ou moins considérables, « ou de phlegmasies chroniques secondaires : les ganglions mésenté- « riques se tuméfient, s'altèrent dans leur structure, et deviennent « tuberculeux de la même manière que si la phlegmasie intestinale « était continue. » (*Bégin*, Principes généraux de physiologie pathologique.

Traitement. Aucune maladie n'a fait recourir à autant de remèdes, aucune n'a eu autant de spécifiques. Les substances les plus inertes, les poisons les plus énergiques, les productions les plus dégoûtantes, les pratiques les plus bizarres ont tour à tour été préconisés, tantôt par la bonne foi ignorante, souvent par le charlatanisme criminel. Je n'ai point la pensée de passer en revue tous les moyens employés contre cette affection, mais d'indiquer ceux qui produisent les meilleurs et les plus constans effets.

Pendant le stade de froid ou de concentration des forces, aussitôt que le malade éprouvera du malaise, des pandiculations, de petits frissons ruisselans dans le dos ou les membres, on devra, si cela est possible, le placer dans un lit bassiné, dont les draps soient bien secs (ceux imprégnés de sueur peuvent prolonger ou rappeler les accès); on lui administrera des boissons adoucissantes chaudes, on doublera ou triplera ses couvertures.

Lors du stade d'expansion, lorsque la chaleur se développe, que le poids des couvertures incommode le fébricitant, il faut les diminuer peu à peu, lui administrer des boissons fraîches et acidules, par petites portions et non au gré de son avidité, dans la crainte de distendre et de faire souffrir l'estomac. Pendant la sueur revenir aux boissons tièdes, afin de ne pas troubler l'action transpiratoire de la peau : proscrire le vin ou tout autre excitant.

Moyens préparatoires. Pendant l'apyrexie, régime léger, diète absolue à l'approche des accès, usage des boissons délayantes; saignées générales ou locales, lorsque les symptômes d'irritation des organes gastriques les indiquent, ce qui arrive souvent; quelquefois, mais rarement, l'usage des émétiques, lorsque rien n'indique la vive excitation de l'estomac, que la bouche est amère, la langue pâteuse, large, nullement rouge, que l'individu a des nausées; plus rarement encore les purgatifs salins ou les minoratifs. Quelquefois cette médication, secondée par les antiphlogistiques, suffit pour arrêter la maladie; le plus ordinairement on doit avoir recours aux spécifiques.

Moyens curatifs. Depuis long-temps les écorces des quinquinas et leurs préparations ont obtenu la préférence sur les autres médicamens; toutefois on employait aussi les amers, les astringens, etc.; les sommités d'absinthe majeure et de petite centaurée, la racine de gentiane, etc. Dans les circonstances difficiles et en campagne, lorsque l'on manquait de quinquina, les pharmaciens d'armée, pour lui donner des succédanés, mirent à contribution le chêne, le cerisier, le saule et plusieurs autres, dont les écorces leur furent souvent utiles; mais l'efficacité presque constante des écorces des quinquinas a réduit à peu près à leur seul emploi la thérapeutique pharmaceutique des fièvres intermittentes. On nomme ces médicamens antipériodiques, parce qu'on les croit capables de modifier l'organisme au point de supprimer, par leur ingestion ou leur absorption, une habitude pathologique intermittente, suite d'irritation primitive ou sympathique de l'appareil digestif.

Un savant modeste, M. *Laubert*, pharmacien en chef d'armée, l'un des inspecteurs du service de santé, enrichit les sciences médicales de l'histoire d'un grand nombre d'écorces de quinquina : il retira de ces mêmes écorces, après des analyses multipliées, les principes auxquels elles doivent leur propriété médicinale. M. *Reuss* de Moscou et M. *Gomez* de Lisbonne obtinrent des résultats analogues; mais MM. *Pelletier* et *Caventou*, chimistes distingués, isolèrent ces principes de toute substance hétérogène, les reconnurent pour des alcaloïdes, et les combinèrent avec plusieurs acides, après leur avoir donné les noms de cinchonine et de quinine : c'est d'une de ces combinaisons que résultent les sulfates de cinchonine et de quinine, dont le dernier est presque exclusivement usité.

On administre ordinairement les antipériodiques après le quatrième ou le cinquième accès, et lorsqu'on a détruit l'irritation gastro-intestinale par les saignées, les antiphlogistiques, les révulsifs. Quelquefois on ne peut reconnaître l'organe ou le système souffrant; dans ce cas, s'il y a pléthore, il convient encore d'ouvrir la veine ou

d'agir directement sur la muqueuse du tube digestif, unie par tant de sympathies avec toute l'économie.

Le sulfate de quinine peut être porté à la dose de vingt-cinq grains, et même d'un gros dans les vingt-quatre heures; mais ordinairement on en administre de quatre à vingt grains en plusieurs fois dans l'espace de quatre à six heures, sous forme de potion ou de pilules. Pour dissoudre ce sulfate neutre, on le convertit en sur-sulfate, en ajoutant au liquide une ou deux gouttes d'acide sulfurique étendu; on commence par des doses fractionnées, que l'on augmente selon l'effet produit. Quand la fièvre est supprimée, on doit encore prolonger l'usage du sel fébrifuge, dont on diminue graduellement la dose en variant les intervalles; par là on en prévient le retour. Ordinairement quelques doses suffisent pour guérir des fièvres quotidiennes; les fièvres tierces résistent davantage, mais les fièvres quartes sont les plus opiniâtres. On administre le médicament pendant l'apyrexie, quelques heures avant l'accès, et sous l'influence d'une diète modérée. On assure que quelques fièvres ayant résisté à l'emploi du sulfate de quinine ont cédé au quinquina en poudre, ou à la potion du docteur *Peysson*, opiato-stibiée. Néanmoins son efficacité est incontestable, non-seulement contre les fièvres intermittentes, mais encore pour combattre des affections périodiques de diverse nature.

Ce remède, donné même à la dose d'un gros par jour, n'irrite aucunement les viscères abdominaux, ni les centres nerveux, ni le cœur, si, avant de l'administrer, on a recours aux antiphlogistiques; quelquefois même lorsqu'on a dû l'employer immédiatement, dans la crainte d'accidens mortels, il n'a point causé d'inflammation. La salicine alcaloïde, découverte par M. *Leroux* de Vitry-le-Français, et proposée comme son succédané, possède une action bien moins marquée.

On a vu un écart de régime, l'ivresse, une émotion violente de plaisir ou de peine, la colère, une frayeur subite, supprimer pour toujours des fièvres qui avaient résisté à toutes les ressources de la thérapeutique.

Le traitement des fièvres intermittentes épidémiques ou endémiques doit commencer par le changement de lieu, ou au moins être secondé par tous les moyens hygiéniques possibles : c'est encore dans ces moyens que consiste le traitement prophylactique. Une longue expérience a appris que l'émigration est le plus puissant, même le seul remède de cette maladie, quoique, pour infirmer l'efficacité du changement de lieu dans quelques épidémies de fièvre intermittente, on puisse alléguer l'observation des soldats qui ont apporté et conservé en France le germe de ces fièvres, absorbé sur les bords des marais Pontins ou dans l'île de Walcheren, et celle des militaires qui, ayant contracté en 1831 et 1832, dans la Bretagne, des fièvres semblables, qui, après plusieurs récidives, ont cédé dans cette contrée au traitement rationnel, éprouvent de nouvelles rechutes à Paris, quoique éloignés depuis long-temps des causes efficientes : ces fièvres sont devenues sporadiques, et ne se manifestent probablement que chez des individus dont la constitution est altérée.

TYPHUS ÉPIDÉMIQUE.

Cette affreuse maladie est peut-être une de celles qui ont détruit les armées des anciens : toutefois elle n'a été décrite exactement pour la première fois que dans le seizième siècle, par *Fracastor*, qui l'étudia en Italie. Elle régna souvent pendant le dix-huitième; depuis, nous avons eu malheureusement tant d'occasions de l'observer dans nos armées pendant la fin du siècle dernier et le commencement de celui-ci, qu'elle est bien connue de tous nos médecins. En effet, lorsque nos braves moissonnaient dans maint combat les lauriers sanglans de la victoire, cette hideuse épidémie leur faisait expier leur gloire soit au milieu des horreurs du siége de Gênes, ou en Égypte, en Dalmatie, en Zélande, soit sur les pontons, ou à Saragosse, à Dantzik, à Mayence, etc., etc.

Son nom lui vient de τυφος, *stupeur*, qui en est un symptôme con-

stant, quoiqu'il appartienne à plusieurs autres maladies, telles que l'arachnoïdite, l'hydrocéphale, l'encéphalite, l'hémorrhagie cérébrale ou apoplexie, etc.

On a réuni au typhus pestilentiel plusieurs affections qui présentent quelques-uns de ses symptômes isolés, et souvent l'altération des follicules muqueux de *Peyer* et de *Brunner*, mais qui ne reconnaissent probablement pas une cause analogue et suivent une marche différente. Voici la synonymie abrégée de ces affections : *Typhus*, Hippocrate (qui donne aussi ce nom à des maladies qui n'ont aucun rapport avec celle-ci), Sauvages, Cullen, etc. *Febris pestilentialis*, Fracastor, Sydenham, Grant, etc. *Febris putrida*, Stoll, Quarin, etc. *Fièvre adynamique*, Pinel, etc. *Fièvre ataxique*, Dehaen, etc. — *des prisons*, — *des armées*, — *des camps*, — *des vaisseaux*, Pringle, etc., etc.

Forcé d'exprimer le doute où je suis relativement à l'identité des maladies désignées par ces noms divers, je crois que les fièvres adynamique et ataxique épidémiques, celle nommée *pestilentielle* par Fracastor; celles des prisons, des camps, des armées, des vaisseaux; le typhus d'*Hildenbrand*, sont seules notre typhus. Je fonde mon opinion sur la présence constante de la stupeur et de l'altération profonde de l'appareil nerveux dès le début, et surtout sur la cause de cette altération, qui réside dans un agent insaisissable, accompagnant les miasmes et produisant une sorte d'empoisonnement par absorption. L'inflammation du tube intestinal, l'hypertrophie et la lésion des cryptes de l'intestin grêle accompagnent bien les autres caractères; mais la mort ne peut leur être attribuée que dans les cas d'ulcérations ou de perforations complètes, assez rares ici; tandis que le système nerveux est quelquefois foudroyé par l'agent miasmatique, que la vie s'anéantit à l'instant, et que, dans la plupart des cas, c'est dans le cerveau que l'on découvre la cause de cette terminaison funeste, quoiqu'il puisse exister simultanément dans le tube digestif des traces d'inflammation presque toujours sympathique.

Par suite de ce raisonnement, je considère les autres maladies confondues avec le typhus comme des gastro-entérites ou colites aiguës, plus ou moins intenses, avec développement ou altération plus ou moins grave des glandes de *Peyer* et de *Brunner*, souvent primitifs, rarement sympathiques d'une lésion essentielle de l'appareil nerveux; je considère de la même manière la dothinentérie de M. *Bretonneau* de Tours, de δοτεν, *bouton*, *furoncle*, et εντερον, *intestin*, et l'affection typhoïde de M. *C.-A. Louis*, qui dit n'avoir pas rencontré dans les lésions intestinales la forme boutonneuse. Le typhus est constamment épidémique, tandis que ces maladies se présentent presque toujours sporadiquement; les complications nerveuses, adynamique, ataxique, n'y surviennent ordinairement qu'après quatre, huit, quinze jours; on ne peut les attribuer aux miasmes, puisque tous les individus soumis aux mêmes conditions n'en sont pas atteints, ce qui n'arrive pas pour le typhus : d'ailleurs, quoique ces maladies soient meurtrières, elles enlèvent incomparablement moins de victimes que le typhus. Je leur conserve le nom de gastro-entérites typhoïdes.

Contagion. Une trop funeste expérience a démontré que le typhus produit par infection devient souvent contagieux : aussi, malgré les raisonnemens les plus séduisans, la prudence fait une loi d'éviter toutes les circonstances qui favoriseraient sa propagation.

Des armées atteintes de cette maladie l'ont souvent répandue sur toute la ligne du pays qu'elles traversaient, entre autres, celle de Mayence en 1814, qui la propagea à une certaine étendue en largeur sur toute la route jusqu'à Paris, et qui moissonna une partie des populations.

A Wilna, en 1813, tous les Juifs qui achetèrent ou pillèrent les dépouilles de ceux qui avaient succombé au typhus, en furent atteints.

Des effets et des couvertures en laine, des balles de coton, une lettre,

ont suffi pour transporter à de grandes distances et à travers les mers le germe de ce fléau, sans qu'il ait rien perdu de son énergie.

Causes. Le typhus n'existe jamais sporadiquement dans les réunions d'hommes ni dans les hôpitaux. Aux armées, l'encombrement, la présence de tous les agens de décomposition, font naître cette épidémie, et rendent plus graves les autres affections. Bientôt elle atteint les médecins qui approchent les malades, puis les infirmiers, et de là ne tarde pas à envahir les troupes de la garnison et les habitans. Elle est produite aussi par l'entassement des hommes, en quelque temps que ce soit, mais surtout pendant les grandes chaleurs, lorsque l'air ne peut être renouvelé, comme dans les casernes trop pleines, dans les prisons encombrées, dans les vaisseaux de transport trop chargés de monde et retenus long-temps en mer, particulièrement lorsque le temps force à tenir les écoutilles fermées; dans les endroits malpropres, exposés aux émanations putrides qu'exhalent les corps corrompus et malades, aux miasmes produits par les plaies de chairs mortifiées, par les ulcères de mauvaise nature, par les excrémens de dysentériques, par les cadavres non enterrés après une bataille. Dans les villes, les quartiers les plus bas, les plus humides, les rues les plus étroites, y sont le plus exposés. La boue des rues, le voisinage des égouts en sont encore les causes, ainsi que l'eau croupie des ruisseaux, celle chargée de savon et de particules animales provenant des blanchisseuses, et qui répand une fétidité insupportable; enfin, toutes les émanations de substances organiques en décomposition et les exhalaisons du sol. *Les causes prédisposantes* sont une grande chaleur, sèche ou humide, les fatigues excessives, un service pénible, des corvées qui surpassent les forces des soldats, l'abus des substances alimentaires ou médicinales, la disette, l'usage prolongé d'alimens malsains, de viandes gâtées, une nourriture trop animale, les excès en tous genres, les affections tristes de l'âme, une situation pénible, la douleur de voir périr ses camarades, la crainte de la mort, la perspective d'une longue captivité, de mauvais logemens chez de pauvres

diables, les travaux immodérés de l'esprit, le séjour continuel au milieu des malades, etc., etc.

Toutes ces causes agissent-elles sur les fluides en leur communiquant des propriétés délétères qui irritent les solides, et spécialement l'appareil nerveux, par leur contact ou leur absorption? ou bien la dépravation des fluides est-elle le résultat du dérangement apporté dans les fonctions des organes par l'action directe et immédiate de la matière morbifique? Je crois que les deux modes d'action concourent simultanément à la production du typhus.

Et adhuc sub judice lis est. Hor.

La nostalgie et la pourriture d'hôpital s'unissent quelquefois au typhus pour ajouter à l'horreur du tableau.

Symptômes. Début avec assez de violence par des frissons avec tremblement, céphalalgie, stupeur, lassitude universelle, tension dans les mollets, anorexie, soif, chaleur succédant quelquefois aux frissons, qui reviennent pendant plusieurs jours, particulièrement le soir, avec des redoublemens, symptômes communs aux autres fièvres, puis chaleur permanente, sèche; plus tard, quelques douleurs de ventre, souvent des selles liquides, le *facies* indiquant une lésion des viscères abdominaux, accidens cérébraux, d'abord légers, incohérence dans les idées, esprit abattu, prostration des forces musculaires, pouls fréquent, dur ou petit, éblouissemens qui rendent les positions debout ou sur le séant impossibles, affaissement, somnolence légère, puis irrésistible, paresse pour les actes intellectuels, mémoire lente, quoique sûre, indifférence absolue, au point que les malades restent dans la matière de leurs déjections sans demander à être nettoyés; sommeil fatigant, rêves, délire faible et passager, puis continu, quelquefois agité, furieux et persistant jusqu'à la mort; bourdonnement, surdité, yeux injectés, enflammés, pupilles dilatées, iris fixes, hémorrhagies nasales sans soulagement; chez beaucoup de malades, vers le dixième jour, éruption de taches roses lenticulaires, fréquemment des sudamina, ventre météorisé, augmentation de la diarrhée

colliquative, selles involontaires, quelquefois sanguinolentes, langue collant au palais ou sèche, racornie, rousse ou rouge, fendillée, noirâtre, tremblotante, sortant avec peine, et que les malades oublient de retirer, après l'avoir livrée à l'inspection du médecin ; souvent enduit fuligineux sur les lèvres, les dents et les gencives ; déglutition gênée, arrière-bouche et fosses nasales enflammées, rarement douleur à l'épigastre avec ou sans nausées ou vomissemens ; escharres sur les points de la peau correspondant au sacrum, aux trochanters, aux coudes; soubresauts des tendons, tremblottement, peau terreuse, sèche et brûlante, une petite toux incommode, idées bizarres, soif inextinguible, expression d'égarement dans l'immobilité des traits de la face ou leurs contractures spasmodiques, parole prompte, son de voix altéré, mouvemens automatiques des membres, carphologie, rétention des urines, paralysie du col de la vessie et des sphincters de l'anus. La déglutition ne se fait plus, les boissons tombent dans l'estomac comme dans un vase inerte par leur propre poids; les mâchoires sont fortement serrées ; enfin, la mort peut arriver à toutes les époques de la maladie, par congestion au cerveau ou aux poumons (apoplexie), ou par la péritonite, suite de perforation de l'iléon, quelquefois elle a lieu dans un moment de calme.

Les symptômes secondaires du typhus, qui appartiennent aussi aux gastro-entérites typhoïdes, etc., sont trop nombreux pour être rapportés dans ce tableau ; d'ailleurs, chaque fois que cette épidémie a ravagé les armées, elle s'y est montrée avec quelques phénomènes différens, ce dont nous ignorons la cause. Chez une partie de ceux qui ne succombent pas, les symptômes alarmans commencent ordinairement vers le quinzième jour, quelquefois plus tôt, à perdre peu à peu leur intensité ; la fièvre cesse, et de tout cet appareil effrayant, il ne reste qu'une grande prostration des forces, qui rend la convalescence longue et difficile. Elle se termine souvent par des sueurs générales modérées, par desquamation, par une otite, par alopécie, par des dépôts critiques dans presque toutes les parties du tissu cellulaire sous-cutané. J'ai vu à l'hôpital du Gros-Caillou la gastro-entérite compliquée de symptômes typhoïdes, être suivie de gangrène qui

détruisit deux fois tout le scrotum et une fois presque toute la verge. On remarque généralement que les individus exposés depuis peu de temps à l'influence épidémique en sont atteints les premiers.

Prognostic. Favorable, si, au début, survient une épistaxis qui procure du soulagement, et si les symptômes présentent peu d'intensité; plus tard la soif modérée, le pouls développé, quoique fréquent, le délire tranquille, l'espoir de la guérison chez le malade, sont de bon augure. L'enduit fuligineux de la langue et des dents, quoique indiquant une vive inflammation, n'est pas toujours d'un fâcheux prognostic; les parotidites, les vomissemens sans soulagement, lors de l'invasion, la soif dévorante, annoncent une terminaison funeste, ainsi que le hoquet, la paralysie de la langue, la mussitation continuelle, l'entier abandon de soi-même, la pesanteur inerte du corps, la persévérance des pétéchies, le pouls rare, embarrassé, en général très-fréquent et petit, le spasme de la vessie, le météorisme persistant, la diarrhée opiniâtre, l'insensibilité de la peau à l'action des vésicatoires et des sinapismes, ou son ulcération gangréneuse, le froid des extrémités, le délire agité, la carphologie. « La chute des liquides dans « l'œsophage, une douleur vive et déchirante ressentie tout à coup « dans l'abdomen, les symptômes d'une péritonite plus ou moins « violente, indiquent la perforation de l'intestin grêle, lésion mor- « telle, qui est quelquefois plus difficile à reconnaître. » (*M.-C.-A. Louis*, Gastro-entérite typhoïde.)

Anatomie pathologique. A l'ouverture des cadavres, on trouve :

Dans le crâne. Tous les vaisseaux engorgés, l'arachnoïde plus ou moins phlogosée, revêtue de glandes de *Pacchioni* ou de fausses membranes; de la sérosité sanguinolente en quantité très-variable dans les ventricules latéraux; quelquefois, mais rarement, la substance du cerveau et du cervelet altérée ou même désorganisée dans quelque point.

Dans le thorax. Le cœur ramolli, les poumons gorgés de sang; l'arrière-bouche, le pharynx, l'œsophage, plus ou moins enflammés ou ulcérés, et souvent le siége de fausses membranes; la muqueuse des bords de la glotte irritée.

Dans l'abdomen. La membrane muqueuse de l'estomac est souvent enflammée, ramollie ou amincie, quelquefois ulcérée; les autres viscères abdominaux plus ou moins altérés; la rate est souvent aussi très-ramollie, et augmentée de quatre ou cinq fois son volume; les glandes mésentériques et mésocoliques enflammées, rouges, épaissies, ramollies; l'intestin grêle légèrement météorisé, presque toujours sa muqueuse enflammée.

La surface extérieure offre dans beaucoup de cas l'aspect terreux, pulvérulent, livide; des escharres gangréneuses occupent les régions sacrée et trochantériennes, le scrotum, les coudes : rarement on trouve des parotidites; dans quelques épidémies il existe des pétéchies violettes ou des bubons aux régions axillaires et inguinales, de larges plaques sphacélées dans toutes les régions de la peau, des anthrax; ces lésions appartiennent au typhus de Syrie, si bien décrit par le baron *Des Genettes* et le baron *Larrey*, tous deux officiers de santé en chef de l'armée d'Orient. La seule altération organique constante paraît être celle des centres nerveux. L'inflammation intestinale n'existe même pas ordinairement chez des sujets morts avant le sixième jour de la maladie, et chez ceux qui succombent après le huitième elle est quelquefois si légère que vraisemblablement il n'est pas permis de lui attribuer la mort, qui paraît plutôt produite par le trouble encéphalique; mais lorsque les désordres de l'appareil digestif sont graves et compliquent les accidens cérébraux, ils peuvent alors être mortels.

Chez les malades qui ont succombé à la gastro-entérite typhoïde, les cryptes muqueuses isolées et agglomérées, ou glandes de *Peyer* et de *Brunner*, invisibles à la vue simple dans l'état physiologique, ont souvent acquis un développement extraordinaire par l'effet de l'irri-

lation, et présentent diverses nuances d'altérations, dont la gravité augmente en approchant du cœcum, dans le voisinage duquel elles sont quelquefois ulcérées, le tissu cellulaire sous-muqueux enflammé ou désorganisé, et l'intestin perforé aux endroits de ces cryptes.

La fièvre jaune présente plusieurs points de ressemblance avec les affections qui viennent de nous occuper.

Traitement. Il y a trois indications à remplir : la première, soustraire les malades au foyer d'infection ; la deuxième, prévenir la propagation du principe contagieux ; la troisième, recourir aux moyens curatifs.

Pour cela, on commencera par éloigner les malades du lieu où règnent le typhus ou ses causes efficientes ;

Ensuite on multipliera les hôpitaux dans les villages les mieux exposés : il faudrait en créer un par régiment ;

Enfin on emploiera les remèdes indiqués. En même temps, le médecin cherchera à entretenir ou à inspirer l'énergie morale et l'espoir, dont la puissance est si grande.

Quoique les accidens nerveux ne se présentent pas à la même époque, quoique ce caractère essentiel du typhus ne soit souvent qu'un phénomène sympathique des autres maladies désignées ci-dessus, néanmoins, dès qu'ils existent, le traitement doit être le même. Les saignées au début et dans la période inflammatoire sont souvent avantageuses, en ce que, si elles ne font pas avorter la maladie, elles en diminuent l'intensité. Chez les sujets pléthoriques, lorsque la face est rouge, qu'il y a congestion manifeste au cerveau, ou qu'il existe quelque complication dans l'appareil respiratoire ou un flux de ventre avec coliques, on en retire encore quelquefois de bons effets, même à une époque plus avancée de la maladie ; toutefois elles ne doivent pas excéder douze onces. Les saignées locales réussissent aussi ; on seconde leur effet par des boissons et des lavemens adoucissans ; les boissons acidulées froides sont préférables, lorsqu'il n'existe pas de toux ni de diarrhée ; elles doivent être bues en abondance (de

deux à six litres dans les vingt-quatre heures) : souvent la saignée augmente l'abattement. Si l'adynamie approche ou commence, on doit alors être très-circonspect sur l'emploi de ce moyen, et se borner aux antiphlogistiques et aux révulsifs, pour combattre l'irritation de l'encéphale. Quel que soit l'effet des sinapismes, on ne les laissera que peu d'heures en contact avec la peau, dans la crainte d'en provoquer la mortification ou de faire refluer vers l'encéphale l'irritation des dernières divisions des nerfs qui se distribuent aux pieds : on devra panser les ulcérations avec le chlorure d'oxyde de sodium ou de calcium, et le charbon. L'eau froide en lavemens paraît être utile; mais si la diarrhée continue, on lui opposera ceux avec l'amidon, et les cataplasmes ou les fomentations émollientes sur l'abdomen ; les meilleurs révulsifs sont les vésicatoires ordinaires, et à leur défaut ceux extemporanés par brûlure avec l'eau bouillante, puis les sinapismes aux jambes et aux pieds. Dans le traitement de la gastro-entérite typhoïde, M. *Chomel* emploie avec succès, à la Charité, le chlorure de chaux à la dose de vingt-quatre grains par jour, sous forme de potion, de lavement, de cataplasme. M. *C. Broussais* et M. *Réveillé-Parise* ont obtenu des résultats encourageans de l'application au traitement de cette maladie du chlorure de soude, administré aussi sous plusieurs formes. M. *Louis*, à la Charité, se loue de l'usage de l'eau de Seltz, et lui attribue, ainsi qu'à la proscription des vésicatoires, des succès étonnans.

Avant l'application de la physiologie à la pathologie, on combattait quelquefois indifféremment au début le typhus essentiel, et les maladies qui en offrent une certaine nuance, par les émétiques, presque toujours nuisibles; puis on employait les amers, les toniques, les aromatiques, les vins généreux, l'arnica, la serpentaire de Virginie, le camphre, l'éther, le musc, etc., pour augmenter les forces du malade. Plusieurs médecins distingués, entre lesquels on doit citer *Pringle*, pratiquaient la saignée au commencement lorsqu'il y avait pléthore. Obligé, par l'évidence, de contester à la médecine physiologique le pouvoir de prévenir et d'arrêter souvent cette maladie, ou de ja-

mais la modifier lorsque l'affection du cerveau ou l'altération de la muqueuse intestinale sont avancées, nous devons penser qu'elle eût au moins diminué le nombre des victimes. Des malades ont guéri en ne prenant que de l'eau froide, d'autres en ne prenant rien. Lorsque le météorisme et les autres symptômes de lésion intestinale ont disparu, que la faiblesse est le symptôme principal, il faut recourir aux toniques légers, aux amers ; le vin vieux de Bordeaux en petite quantité, le sulfate de quinine à la dose d'un à deux grains par jour, le bouillon de viande, etc., sont alors utiles. Il est surtout important d'insister sur les soins de propreté, les attentions, sur le changement fréquent de linge; d'isoler les malades, d'entretenir dans les salles un air frais et pur, en évitant toutefois d'irriter la muqueuse bronchique; de détruire les miasmes par les aspersions d'eau chlorurée; de faire des lotions de vinaigre chaud sur les malades, en particulier aux extrémités; de changer de salles, s'il est possible, et de faire blanchir à la chaux celles que l'on évacue. Enfin ce n'est souvent que de l'hygiène qu'on doit attendre des secours contre cette épidémie, toujours longue et dangereuse, et dont la marche est si faiblement influencée par les autres agens thérapeutiques, qu'on est forcé de dire avec Ovide :

. . . . . Doctâ plus valet arte malum.

La convalescence exige toute la surveillance du médecin; il doit ne permettre de vin qu'après s'être assuré de l'aptitude du canal digestif, et n'arriver que plusieurs jours après à l'usage des potages et des alimens plus solides appropriés à l'état des organes. Les moindres écarts de régime, la substitution de certains alimens indigestes à ceux plus convenables, dont on est souvent privé dans les armées, occasionent de nombreuses rechutes, presque toujours mortelles.

FIÈVRE PERNICIEUSE INTERMITTENTE ET RÉMITTENTE.

Elle est généralement caractérisée par un état d'anxiété, la petitesse du pouls, une marche irrégulière et fougueuse, des symptômes discordans, dont un plus grave, intermittent ou continu, lié à une lésion d'organe ou de fonction, menace la vie du malade, et peut être remplacé par un autre symptôme à chaque accès. On peut la considérer souvent comme une gastro-céphalite intermittente, compliquée d'irritation des intestins grêles ou du colon, des organes thoraciques, du foie, de la rate, etc.

Causes. Elle se manifeste sous l'influence des causes qui donnent lieu à l'intermittente simple, lorsque ces causes agissent avec une grande intensité, ou sur des individus prédisposés : elle est plus fréquente en automne, souvent sporadique; mais quand des causes générales exercent leur action sur des masses, elle y devient épidémique. Les lieux exposés aux effluves putrides, aux exhalaisons terrestres et marécageuses, comme la Zélande, la Flandre maritime, la campagne de Rome, à cause des marais Pontins, Batavia, Cayenne, Rochefort, et une infinité d'autres lieux, la voient régner endémiquement. Dans les mauvais temps, à la suite d'une bataille, cette maladie vient souvent compliquer la fièvre traumatique.

Symptômes. Quelquefois elle débute avec son appareil effrayant; souvent elle ne se déclare qu'après plusieurs paroxysmes d'une fièvre intermittente ou rémittente ordinaire; on la reconnaît aux changemens ou à la gravité que présente l'accès pernicieux; s'il existe quelque organe prédisposé, affaibli ou atteint d'irritation chronique, il sera le siége du symptôme prédominant. Les accidens nerveux peuvent être aussi variés que dans le typhus, et l'entérite folliculeuse, l'abattement et la décomposition des traits de la face, la prostration des forces, le refroidissement des extrémités, etc., sont le caractère gé-

néral de cette espèce de fièvre; mais chaque variété en a de particuliers.

Le *stade de froid* est ordinairement plus long et plus intense que dans la fièvre intermittente bénigne : le frisson ne s'étend que partiellement; il en est de même de la chaleur et de la sueur, qui se propagent irrégulièrement à toutes les parties du corps, et sont plus marquées dans quelques-unes; le pouls petit, dur ou déprimé, est quelquefois nul; s'il y a encéphalite, il peut être très-fort. Le mouvement fébrile peut disparaître après le froid, et revenir plus intense vers la fin de la sueur; deux accès peuvent se confondre, alors il n'y a ni intermission ni rémission.

La fièvre pernicieuse nommée subintrante est presque toujours mortelle.

Dans l'apyrexie, on remarque sécheresse de la bouche, inquiétude, agitation, soupirs, pensées tristes, ou bien le malade ne ressent aucun malaise jusqu'à l'accès suivant. Le type tierce est le plus ordinaire; vient ensuite le quotidien : le type quarte est le plus rare. L'affection peut être mortelle dès le premier accès ou les suivans, la période de froid est la plus funeste. Lorsque la fièvre pernicieuse est rémittente, les accès se confondent irrégulièrement, et le symptôme principal est continu. Abandonnée à elle-même, elle se termine presque toujours par la mort.

Torti, médecin fameux de Modène, avait divisé cette espèce de fièvre en sept variétés; d'autres médecins les ont multipliées, et ont basé leur nomenclature sur la lésion ou les lésions prédominantes. Ils ont appelé FIÈVRE PERNICIEUSE *cholérique* celle qui présente les phénomènes propres au choléra-morbus intense, excepté que la sécrétion de l'urine a lieu; la matière des vomissemens et des déjections alvines est vert-porracé, comme dans le choléra-morbus sporadique; — *hépatique*, celle qui est accompagnée de déjections liquides semblables à de la lavure de chair, avec intégrité des facultés intellectuelles; — *cardialgique*, lorsqu'il y a cardialgie déchirante, nausées, vomissemens, vue obscurcie, etc. Elle peut être la suite d'une affection de l'estomac;

témoin la femme dont parle *Forestus* (*De Febr. inter.*, lib. III, obs. 29) : « *Nam priùs à ventriculo ipsa valdè conquerebatur;* » — *diaphorétique :* stade de froid et de chaleur de courte durée; stade de sueur beaucoup plus long : l'humeur transpirée est très-abondante, souvent visqueuse, froide et sans soulagement; inertie de la surface cutanée; — *syncopale :* lipothymies continuelles, besoin de l'appareil nerveux d'être simulé par les arômes; sueurs partielles considérables du front et du cou; — *algide :* stade de froid composant seul presque tout l'accès; le froid, borné aux pieds dans le premier accès, gagne les jambes dans le second, et envahit successivement toute la périphérie du corps, si le traitement ou la mort ne viennent pas arrêter les accès; — *soporeuse :* état de stupeur, suivant la progression de l'accès; somnolence pendant l'apyrexie; mort à craindre dans le troisième ou le quatrième accès; — *délirante :* délire pendant toute la durée de l'accès, trouble des fonctions de l'entendement, émission involontaire de l'urine et des fèces; — *péripneumonique* ou *pleurétique :* douleur insupportable dans les organes respiratoires; poumons ne pouvant pas se dilater; — *rhumatismale*, — *néphrétique*, — *épileptique*, — *convulsive*, — *céphalalgique*, — *dysentérique*, — *hydrophobique*, — *aphonique*, — *catarrhale*, — *ictérique*, — *exanthématique*, etc., etc., etc. Ces caractères tranchés, l'intermission ou la rémission peuvent aider à reconnaître une fièvre pernicieuse.

Anatomie pathologique. On trouve peu de descriptions régulières des lésions observées chez les individus qui ont succombé aux fièvres pernicieuses. En effet, ce n'est que dans le siècle dernier et dans le nôtre que l'on s'en est occupé méthodiquement, et comme peu de malades périssent lorsqu'on administre le quinquina ou ses préparations, on a très-rarement occasion de faire des recherches à cet égard. Toutefois, d'après les autopsies faites dans plusieurs circonstances, on a reconnu que le cerveau est souvent le siége de congestions sanguines, d'irritation ou d'épanchemens plus ou moins abondans; que les organes thoraciques, mais surtout la membrane muqueuse gastro-intestinale, sont presque toujours gravement altérés; la rate présente

ici le même genre de lésion que dans le typhus : le foie et les autres viscères participent aussi à l'état morbide.

M. *Tourdes* fils, chirurgien militaire, a rassemblé, dans une thèse pleine d'érudition, les observations nécroscopiques décrites dans un grand nombre d'auteurs français et étrangers.

Traitement. — *Préservatif.* Il consiste dans l'observation des règles de l'hygiène décrites à l'occasion des épidémies, telles que : changemens de lieu, assainissement, élévation de terrains, plantations, etc., décomposition des miasmes par le chlore, etc.

Curatif. Pendant l'accès, il faut combattre, par tous les moyens indiqués, les accidens qui pourraient emporter rapidement le malade ou rendre les accès suivans plus graves. L'hygiène et la pharmacie fournissent à l'homme de l'art les moyens de prolonger quelquefois la vie d'un malade au-delà d'un paroxysme qui le met en danger ; ce sont : saignées générales ou locales, plus efficaces pendant le stade d'expansion ou de chaleur ; air pur, fraîcheur, antiphlogistiques à l'intérieur, glace, lotions alcoholiques ou d'eau froide vinaigrée, d'eau chlorurée ; révulsifs sur la peau, tels que sinapismes, linimens, vésicatoires, etc. ; abstinence d'alimens, s'il existe de l'irritation dans les voies gastriques : dans le cas contraire, et s'il y a prostration des forces, bouillons, potages légers, vin vieux en petite quantité, etc.

Pendant l'intermission : « Celui, dit *Jacques Leroy*, de Maubeuge, « qui dans une fièvre intermittente maligne, négligeant l'usage du « quinquina, s'attendrait à la voir se terminer soit par une crise pro- « prement dite, soit par solution, celui-là, dis-je, serait évidemment « téméraire et dépourvu de toute connaissance de cette maladie. » *Qui malum benè judicat, benè sanat.* (Baglivi.)

Le quinquina s'administre en poudre, à la dose de quatre gros, jusqu'à une ou plusieurs onces ; mais il est avantageusement remplacé par son sulfate, aujourd'hui exclusivement employé, que l'on doit donner dans la première intermission, et le plus près possible de

l'accès qui vient de se terminer, ou pendant la rémission. On en portera la dose de douze grains à un demi-gros et plus, tant en potion qu'en lavement, et endermiquement. Si, pour le faire prendre, on attendait l'approche du second accès, on pourrait être devancé par celui-ci, et l'expérience a appris qu'alors l'administration du médicament exaspérait les accidens et pouvait causer la mort. On a dû commencer par placer le malade dans les conditions hygiéniques les plus favorables.

Si le second accès revient avec moins d'intensité, on continuera l'usage du remède, et le troisième n'aura probablement pas lieu; en tout cas, il ne faut cesser cette médication qu'après plusieurs jours, afin de se prémunir contre les rechutes : seulement les doses seront décroissantes. Dans la convalescence, le régime alimentaire sera léger et approprié à l'état du tube digestif. La crainte d'irriter l'estomac par le sulfate de quinine ne doit point arrêter notre main; la prudence interdit tout retard, quelque motivé qu'il paraisse par les théories : il ne faut pas perdre de temps. En effet, d'un côté un remède sûr, de l'autre la mort!

SCORBUT.

Ainsi nommé peut-être du mot danois *schorbect*, déchirement ou ulcère de la bouche. Affection asthénique qui produit l'altération des solides, ralentit le mouvement des fluides, qui perdent leur propriété vivifiante. Elle a son siége, selon *Milmann*, dans le système musculaire, et résulte de la diminution graduelle de l'action vitale. Elle paraît être une affection primitive du système vasculaire. Deux savans du premier ordre, MM. les professeurs *Parmentier* et *Deyeux*, ayant analysé le sang extrait de la veine de plusieurs scorbutiques, pour cause de pléthore, lui ont trouvé une odeur particulière et une assez grande concrescibilité. M. *Fourcroy* pense que l'altération de ce fluide est due au défaut d'oxygénation. M. le baron *Larrey* l'attribue à l'excès de carbone et d'hydrogène. Le gonflement et le saignement

des gencives, les diverses hémorrhagies passives, l'altération du sang sont autant de données favorables à cette opinion. Les soldats de terre embarqués y sont plus sujets que les marins. Il est identique dans les navires, les bagnes, les prisons, les hôpitaux encombrés, les lieux humides, malsains et marécageux, où il déploie ses terribles ravages ; il est endémique dans quelques contrées froides et humides : les nègres y sont les plus exposés. M. le baron *Larrey*, chirurgien en chef de l'armée d'Orient, a remarqué que le scorbut en général porte principalement à terre ses effets sur les viscères abdominaux et les membres pelviens, tandis que celui qui se développe en mer dirige ses effets sur le système glanduleux, en particulier sur l'appareil salivaire et le tissu des gencives, qui se désorganise promptement. Il règne quelquefois épidémiquement dans les armées : l'expédition des croisés, sous saint Louis, en 1260, perdit beaucoup de monde, non-seulement par le typhus pestilentiel, mais aussi par le scorbut ; l'armée des Alpes, en l'an III, en fut aussi atteinte, et les braves qui assiégeaient Alexandrie n'en furent point épargnés, malgré la constante sollicitude des médecins et des généraux.

Suivant quelques médecins, on doit éviter de boire et manger après des scorbutiques, ou de recevoir leur haleine ; d'autres, ne croyant pas à la contagion, assurent qu'on peut même coucher impunément avec les malades.

Suivant M. *Kéraudren*, médecin en chef de la marine française, la division de la marche du scorbut en trois ou quatre périodes est purement théorique, l'invasion, l'accroissement des symptômes, l'apparition des phénomènes consécutifs n'étant pas réguliers et la mort arrivant à toutes les époques. On lit dans les Mémoires de *Poupart*, 1699, que le scorbut qui fut épidémique à Paris fit périr subitement plusieurs malades avant que les signes extérieurs de cette maladie fussent devenus très-apparens : *Contingit adhuc*, dit POUPART, *quòd homines hoc in statu (secundo) quidam interambulandum, alii interedendum, alii in stratis, animum reddant ex improviso.* Il est quelquefois SPORADIQUE ; c'est celui qui naît dans les grandes villes, surtout en hiver. Sa marche est lente, ses symptômes moins pro-

noncés ; il disparaît au retour de l'été, et revient avec la mauvaise saison. Une organisation faible, l'indigence, la vieillesse, y disposent.

Scorbut épidémique.—*Causes physiques.* L'abus des plaisirs de tous genres, la malpropreté, l'usage habituel, immodéré, des liqueurs alcoholiques, le défaut ou l'excès d'exercice, la privation absolue de végétaux frais, de vin, l'usage continué d'alimens salés, indigestes ; le froid humide, les miasmes dans les encombremens d'hommes, etc., le font naître souvent.

Causes morales. Les passions tristes, la peur, le désespoir, l'inquiétude : l'alarme qu'on sema dans l'armée d'Égypte, en l'an IX, pendant le blocus d'Alexandrie, en disant que les affections scorbutiques étaient pestilentielles, rendit plus rapide la propagation de l'épidémie qui commençait à y régner. A l'armée des Alpes, en l'an III, si le froid rigoureux, le camp de neige déterminèrent le scorbut, l'ennui mortel qui accablait les troupes en fut une des causes prédisposantes.

Symptômes. Visage pâle, bouffi, jaunâtre, bientôt livide, surtout autour des lèvres, des yeux ; aversion marquée pour le moindre mouvement ; anxiété, vapeurs, morosité, lassitude que ne calme pas le sommeil ; lèvres décolorées, démangeaison aux gencives, qui sont gonflées, douloureuses, saignent au moindre contact, s'ulcèrent et deviennent fongueuses ; dents qui s'ébranlent, langue blanchâtre, haleine fétide, respiration difficile, oppression, portée quelquefois au point de causer la mort par asphyxie ; anorexie, pouls petit, lent et inégal, quelquefois très-fréquent ; douleurs contusives dans les lombes et les membres, exostoses, peau sèche avec des taches rouges ou livides, œdème monstrueux des jambes et des cuisses ; perte du mouvement, ulcération de ces parties ou induration du tissu cellulaire, sentiment de chaleur à la région précordiale ; insomnie cruelle, pétéchies s'étendant par forme de plaques. S'il existe des plaies, elles dégénèrent en ulcères opiniâtres à bords livides, reconnaissables par leurs fongosités

et leur sanie rongeante, ichoreuse, ténue et fétide, qui ne permet pas de les confondre avec ceux produits par toute autre cause. Le moindre mouvement cause des lipothymies; l'hypogastre est tuméfié; il y a constipation opiniâtre ou diarrhée; la langue devient fuligineuse, les gencives se détruisent : c'est à cette époque du mal que le cal de fractures anciennement réduites se ramollit, que des plaies cicatrisées depuis vingt, trente, cinquante ans, se rouvrent, comme rapporte l'avoir vu M. Walter, aumônier de l'escadre de l'amiral Anson et rédacteur de son voyage. La peau devient visqueuse, la fétidité augmente, sphacèle général; hémorrhagies funestes par le nez, les poumons, l'anus, l'urètre. Le pouls, à peine sensible, est tremblotant, les forces s'anéantissent; on voit le dépérissement lent, mais gradué, de l'économie animale au milieu des misères les plus hideuses, et les facultés intellectuelles conserver, sinon leur énergie, au moins leur intégrité, jusqu'au dernier moment. Les syncopes et les palpitations causées incessamment par l'affection du cœur et de toute la circulation, rendent la mort imminente au moindre mouvement.

Anatomie pathologique. Putréfaction très-prompte des cadavres, dont la fétidité est extrême; tissu musculaire mou et flasque, se déchirant très-facilement ou réduit en putrilage, quelquefois durci par le sang épanché entre ses fibres; sang noir, fluide, selon M. *Fodéré*, coagulé, d'après *Poupart*, et accompagné de portions de fibrine isolée dans les cavités du cœur et l'origine de l'aorte; os rendus friables, altérés dans leur substance spongieuse, séparés des cartilages, jaune-gris, raboteux à leur surface; poumons flétris, quelquefois gorgés de sang ou infiltrés de pus ou de sérosité; plèvres quelquefois recouvertes de fausses membranes; cœur flasque, livide ou blanchâtre, ses cavités très-dilatées, beaucoup de sérosité dans le péricarde; membrane muqueuse gastro-intestinale parsemée de taches noires, ainsi que le péritoine; le foie et la rate évidemment altérés dans leur tissu et très-engorgés, ainsi que les glandes mésentériques,

quelquefois même ulcérés ; le cerveau toujours exempt d'altération sensible.

Traitement. Laissant de côté la liste des remèdes sans nombre inventés pour satisfaire les diverses hypothèses qui se sont vaguement succédé, je ne cite que ceux indiqués par M. *Fodéré*, dans le Dictionnaire des sciences médicales, et par M. *Broussais*, dans son Histoire admirable des phlegmasies chroniques, parce que leur efficacité est appuyée de l'autorité des plus fameux navigateurs et des médecins les plus distingués des armées de terre et de mer : Vasco de Gama, Bougainville, Cook, Anson, Lapérouse, Vancouver, Lind, Rouppe, *Larrey*, *Des Genettes*, *Kéraudren*, *Jourdanet*, *Bellefin*, etc., etc.

Moyens préservatifs. Air pur, chaud et sec ; habiter, si le pays est humide et marécageux, les étages les plus élevés possible au-dessus du sol, et les moins exposés aux vapeurs et aux brouillards ; nourriture végéto-animale substantielle, usage d'un peu de bon vin, vêtemens de laine sur la peau, dont on entretiendra la propreté ; exercice modéré, distractions agréables, boissons acidules. *Huxham* attribue aux acides citrique et acéteux les plus grandes vertus pour conserver la santé des gens de mer. Le maréchal de Saxe recommande, à l'instar des Romains, d'approvisionner de vinaigre les armées pour les préserver de plusieurs maladies graves. Il est aussi très-indispensable de faire abriter les troupes si elles sont au bivouac, et de leur faire distribuer assez de combustible pour entretenir des feux dans les chambres : tous les autres moyens hygiéniques doivent concourir au même but ; le meilleur est un climat plus salubre.

Cook, ce grand capitaine, a donné la leçon la plus belle et la plus efficace de médecine prophylactique, dans son troisième voyage autour du monde : veiller lui-même avec un soin extrême à la propreté et à la sécheresse des navires, rendre le tour de service des matelots plus court, pourvoir de hamacs et de vêtemens de rechange pour remplacer ceux qui étaient mouillés, présider au choix des alimens,

profiter de toutes les occasions pour renouveler l'eau et se procurer des fruits frais dans les contrées qu'il visitait; faire égayer chaque jour les équipages de l'escadre par la musique, les danses, etc. ; tels furent les moyens naturels auxquels il dut en partie la gloire de parcourir impunément les degrés les plus opposés du globe.

Ces moyens hygiéniques sont applicables, à terre, aux prisons, aux casernes, aux hôpitaux, aux bivouacs, aux camps, etc.

Moyens curatifs. S'il a été impossible de recourir aux préservatifs, ou si, malgré leur emploi, le scorbut se développe, il faut encore invoquer les secours de la médecine hygiénique; si les malades ne sont pas affaissés, on doit proscrire les médicamens dits *éminemment antiscorbutiques*, tels que les préparations alcoholiques de cochléaria officinal ou de raifort, les amers, les alexitères, etc., tout au plus utiles à une époque plus avancée ; mais on leur administrera quelques alimens végétaux cuits, un peu de lait coupé. Comme c'est en réveillant l'activité du système capillaire cutané qu'on obtient les meilleurs effets, il faudra faire sur la peau de légères frictions avec la main ou un morceau de flanelle douce, sec ou imbibé d'un liquide alcoholique excitant, en évitant de léser l'épiderme. L'arénation ou le bain de sable, général ou partiel, chauffé modérément et légèrement arrosé de vinaige, est un moyen précieux employé avec succès par M. *Bellefin*, à bord du *Naturaliste*, dans son pénible voyage à la Nouvelle-Hollande en 1803. M. *Roblet* en avait obtenu d'excellens effets à bord du *Solide*, dans son voyage autour du monde. On peut remplacer le sable par des cendres ou par des substances pulvérulentes sèches. Les anciens se servaient de ce procédé pour provoquer la sueur. (Celse, lib. II, *De Sudore.*)

Les sucs exprimés à froid de plantes muqueuses, mucoso-sucrées, acidules récentes, ou les mêmes plantes, si l'estomac peut les digérer, les fruits acidules sucrés, sont, à toutes les époques de la maladie, les meilleurs remèdes. On ne sait à quel principe est due leur efficacité bien reconnue. M. le docteur *Kéraudren*, premier mé-

decin de la marine de France, n'hésite pas à l'attribuer à l'eau de végétation; telle est aussi notre opinion. Étant, en 1807, médecin en chef de l'hôpital militaire d'Udine, en Frioul, M. *Broussais* éprouva aussi l'utilité des sucs d'herbes chez les scorbutiques. Le suc des plantes crucifères, dites *antiscorbutiques*, doit être administré avec précaution, et lorsque les organes digestifs n'en sont pas incommodés. On donne aussi un peu de vin; puis on augmente les alimens végétaux. S'il y a des ulcères, on les panse avec l'eau chlorurée et quelque topique excitant : le styrax, l'oxymellite de cuivre, le vin miellé, etc.

On a considéré mal à propos comme le scorbut certaines stomatites avec aphthes; ces deux maladies se distinguent facilement : dans la seconde, les malades ne perdent pas leur énergie, même après plusieurs jours, et s'il survient une hémorrhagie, le sang est vermeil et se coagule à l'instant; si l'on a pratiqué la saignée, le produit se recouvre d'une couenne, tandis que dans le scorbut le sang est caractérisé par un grand appauvrissement; le pouls d'ailleurs est fort, tandis que dans le scorbut il est faible et irrégulier.

OPHTHALMIE.

L'ophthalmie ou l'inflammation de l'œil peut affecter toutes les parties qui composent cet organe; mais elle est ordinairement bornée à la membrane conjonctive; quelquefois les glandes de *Méibomius* y participent. Elle est partielle ou totale, externe ou interne, selon qu'elle occupe toute la membrane ou qu'elle est limitée, soit à la portion qui revêt le globe de l'œil, soit à celle qui se réfléchit sur la face interne des paupières. Elle est simple, alternante ou double, continue ou intermittente, ce qui est rare, aiguë ou chronique, intense ou légère, idiopathique ou sympathique, sporadique, endémique et épidémique : c'est particulièrement dans les armées que, sous cette dernière forme, elle exerce ses ravages. Nous en avons pour exemple celle de l'armée d'Égypte, si bien décrite par le célèbre baron *Larrey*, et qui fut souvent suivie de la perte de la vision; une autre remarquable, rapportée par *Scarpa*, de tout l'équipage d'un

navire, dont un seul matelot conserva assez l'usage des yeux pour pouvoir tenir le gouvernail; enfin celle dont je fus témoin en 1816 et 1817 aux hôpitaux temporaires de l'armée russe d'occupation: cette dernière, intense dès son début, offrait une rougeur très-vive et un engorgement douloureux de toute la conjonctive, inaptitude à distinguer les formes des objets, comme obscurcis par un nuage écarlate. Les accidens inflammatoires allaient en augmentant, et lorsque la médication était sans succès, quelquefois au bout de trois ou quatre jours il y avait cécité; quelquefois la suppuration détruisait l'organe : cette maladie affectait un œil ou les deux yeux.

Après beaucoup de recherches infructueuses sur les causes de cette épidémie, nous l'attribuâmes : 1°. à l'humidité qui régna pendant cette année et à l'insalubrité des casernes; 2°. à l'effet des boissons alcoholiques très-fortes sur la muqueuse digestive, modifiée par la différence du climat; 3°. enfin à l'existence du virus syphilitique chez un grand nombre, quelque agent inconnu ayant imprimé un caractère uniforme à ces différentes variétés de l'ophthalmie.

Cette épidémie n'exerça ses ravages que sur la troupe, et n'atteignit ni les officiers ni les habitans.

Causes. Quoique garantie par les paupières, la conjonctive est encore exposée à l'action de nombreuses causes d'irritation, telles que le renversement des cils destinés à la protéger; la présence de corps étrangers gazeux irritans, pulvérulens ou anguleux, comme les grains de sable ou d'autres substances minérales; le développement de poils sur la caroncule lacrymale, l'éclat trop vif des rayons solaires, de la flamme ou d'un feu ardent, le blanc éblouissant, le rouge, un sol brûlant, l'aspect continuel de la neige ou de terres blanches; la suppression d'une hémorrhagie périodique, d'un exanthème, de l'écoulement urétral; le contact d'un air frais ou froid sur la tête, en arrêtant la sueur ou la transpiration; l'irritation de la muqueuse gastro-intestinale, tous les genres d'excès, les travaux microscopiques, les lectures assidues, les diathèses scrophuleuse ou dartreuse.

Elle affecte les deux sexes, et se montre à tous les âges.

Lorsque les causes tiennent au sol ou à la constitution atmosphérique constante, la maladie est *endémique*. M. le baron *Larrey* attribue surtout celle d'Égypte à l'action répercussive que produit l'extrême fraîcheur des nuits et du sol, succédant à l'ardeur d'un soleil et d'un sable brûlant. Il pense aussi que la mauvaise nourriture peut en être une cause, ainsi que l'abus des liqueurs alcoholiques et des femmes, la suppression subite de la diarrhée. Suivant M. *Savarési*, ce sont les mêmes agens qui affectent d'ophthalmies et de cécité non-seulement les hommes de ces contrées, mais encore les animaux domestiques. Ce furent aussi eux qui produisirent dans notre armée et dans celle des Anglais l'épidémie qui, avec le typhus et la dysenterie, éclaircit leurs rangs.

Symptômes. La conjonctive contracte le même mode d'irritation que les autres tissus muqueux; elle rougit, se gonfle, ses vaisseaux sanguins s'engorgent, l'inflammation s'étend quelquefois aux cartilages tarses, l'œil ne peut supporter l'éclat de la lumière, il éprouve une démangeaison insupportable, de la cuisson, etc.

La *conjonctivite* légère ne s'accompagne d'aucun phénomène sympathique; mais celle qui est intense, à quelque variété qu'elle appartienne, est souvent marquée par de la fièvre, l'enduit blanc ou jaunâtre de la langue, l'amertume de la bouche, un état de malaise, une céphalalgie plus ou moins violente, etc.

La plus intense se nomme *chemosis*, de χημη, *trou*, parce que la cornée se trouve dans un enfoncement dont les bords sont fermés par un bourrelet dû au gonflement de la conjonctive (cette membrane se termine à la circonférence de la cornée : nous devons cette découverte anatomique aux savantes recherches de M. le docteur *Ribes*); le bourrelet peut être très-saillant : dans tous les cas, les paupières ne peuvent se rapprocher, le malade ressent dans l'œil des douleurs profondes, lancinantes, de la céphalalgie, de la fièvre, etc.

La *conjonctivite* interne ou phlegmon a presque toujours son siége

sur l'iris; la cornée transparente s'épaissit, devient opaque; les mêmes symptômes généraux que dans le chémosis ont lieu; bientôt il se forme derrière la cornée un petit foyer de suppuration qui s'ouvre quelquefois spontanément à l'extérieur et avec bruit. Elle se termine par résolution. Lorsque la cécité n'en est pas le résultat, l'appareil visuel reste toujours très-faible.

Description de l'ophthalmie endémique en Égypte, extrait des Mémoires de M. le baron LARREY.

« Engorgement des paupières de la conjonctive, et quelquefois des « tuniques de l'œil; douleur locale extrêmement forte, attribuée par « le malade à la présence de grains de sable (ce sont des vaisseaux « variqueux); obscurcissement de la vue, impossibilité de supporter « la lumière vive. Aux premiers symptômes, succèdent bientôt « de violentes douleurs de tête, des vertiges, de l'insomnie; le peu « de larmes qui se sécrètent sont âcres, irritent les paupières et « les points lacrymaux. Tous ces accidens s'aggravent, et sont fré- « quemment suivis de la fièvre, quelquefois même du délire.

« Elle parvient à la plus grande intensité le troisième ou le qua- « trième jour, quelquefois plus tôt ou plus tard; elle suit la marche « des autres inflammations. »

M. le baron *Larrey* dit, dans sa Clinique chirurgicale :

« La cornée transparente s'ulcère et se perfore très-promptement. « Chez un grand nombre de malades, en Égypte, cette perforation « avait lieu dès la première nuit de l'invasion, était précédée de dou- « leurs très-vives, de céphalalgie; quelquefois cette rupture avait « lieu avec un bruit semblable à celui d'un coup de fouet. L'humeur « aqueuse contenue par sa membrane formait hernie au travers de « cette ouverture. En général, le staphylôme qu'elle produisait di- « minuait par degrés, rentrait dans la chambre antérieure, et les « membranes reprenaient leur première position. Dans ce cas, l'ouver- « ture de la cornée diaphane se resserrait par l'affaissement de ses

« bords et laissait une petite cicatrice opaque et enfoncée qui n'in-
« terceptait que pendant les premiers temps le passage des rayons
« lumineux. Dans d'autres cas, il en restait en dehors une portion
« qui s'étranglait par le resserrement de l'ouverture, perdait sa sen-
« sibilité et acquérait une certaine consistance, ou bien elle se bour-
« soufflait, se divisait en plusieurs lobules et prenait un caractère
« carcinomateux, surtout lorsqu'il y avait complication de vice vé-
« nérien. Souvent aussi le cristallin, n'étant plus retenu par son cha-
« ton, s'est échappé par l'ouverture ou est tombé dans la chambre
« postérieure ou antérieure, et alors l'œil perdait presque toujours ses
« fonctions et se désorganisait entièrement. »

L'ophthalmie blennorrhagique est due à la suppression brusque ou inopportune de l'écoulement de mucus urétral ou au contact de ce produit avec la conjonctive; elle diffère de l'ophthalmie intense ordinaire par la matière de la sécrétion, qui est ici semblable à celle de l'urètre.

Terminaison. L'*ophthalmie* légère et aiguë est en général sans danger, et cède au traitement; celle qui est intense est plus difficile à guérir, et entraîne quelquefois la perte des yeux; celle qui est chronique résiste souvent aux moyens curatifs.

Traitement. Éloigner toutes les causes de la maladie et soumettre l'organe au repos.

Si la conjonctivite est légère, les lotions émollientes, l'usage de boissons rafraîchissantes suffiront pour dissiper l'inflammation. Si elle dépend de la présence d'un corps étranger ou du renversement des cils, le traitement doit commencer par l'extraction de la cause, fuir la fumée, les vapeurs irritantes, alcoholiques, ammoniacales, s'abstenir de la pipe, etc.

Si la maladie est intense, les saignées générales, surtout celle du pied, sont très-efficaces; lorsqu'elle est la suite de suppression d'une hémorrhagie périodique, on doit chercher à rappeler d'abord cette dernière par des applications de sangsues ou autres moyens (celles

que l'on place aux tempes pour agir directement sur la conjonctive et diminuer l'inflammation, y augmentent souvent l'afflux du sang et occasionent des ecchymoses autour des yeux; il vaut mieux les appliquer derrière les oreilles). La saignée de l'artère temporale est un des meilleurs moyens, d'après M. le baron *Des Genettes;* il rapporte que les Turcs l'emploient avec le plus grand succès.

Pour guérir le chémosis, il faut exciser avec des ciseaux courbes sur leur plat, dans l'angle interne ou externe de l'œil, un lambeau de la conjonctive faisant partie du bourrelet. L'hémorrhagie qui en résulte procure un soulagement rapide, et la petite plaie se cicatrise facilement. Pendant tout le reste de la cure, on doit se borner à l'emploi des topiques émolliens, et ne pas recourir aux résolutifs, aux astringens.

Dans certaines circonstances, on a obtenu de bons effets de l'administration d'un émétique ou de quelque purgatif. Dans tous les cas, excepté dans l'ophthalmie symptomatique d'irritation de la muqueuse gastro-intestinale, il convient d'entretenir une légère révulsion sur la portion inférieure de cette membrane par de légers laxatifs, tels que l'émétique en lavage, la manne, le petit-lait, les eaux minérales salines, etc.

Lippientem alvi profluvio corripi bonum. (Hipp.)

Lorsque l'inflammation des yeux est dissipée, si les parties ne reprennent pas l'énergie nécessaire, on remplace avantageusement les topiques émolliens par les narcotiques et les résolutifs modérés, tels que de légères solutions d'extrait gommeux d'opium ou de belladone, l'infusion de safran, les collyres contenant de cinq à douze grains de sulfate de zinc ou d'acétate de plomb par décilitre d'eau, etc.

Le meilleur remède de la conjonctivite blennorrhagique consiste à rappeler l'irritation à son siége primitif, par l'application immédiate du mucus urétral, ou mieux par des injections d'eau aiguisée de quelques gouttes d'ammoniaque liquide, poussées seulement jusqu'à la fosse naviculaire, dans la crainte de provoquer une cystite; ensuite appliquer sur les yeux malades le collyre antisyphilitique, dans

lequel entre un demi-grain de deuto-chlorure de mercure par décilitre d'eau, et soumettre l'individu à un traitement rationnel.

Recommander aux soldats atteints d'écoulement par l'urètre ou de symptômes syphilitiques, de se laver les mains chaque fois qu'ils auront touché quelque partie malade : ce sera le moyen d'éviter la plupart des occasions de transfert de l'irritation par contact ; ne pas supprimer intempestivement cette irritation dans l'urètre, contribuera aussi à les préserver de cette affection grave.

Les ophthalmies dues aux diathèses scrophuleuse ou dartreuse ne cèdent qu'au traitement de ces constitutions morbides ; dans le premier cas, le malade doit indispensablement aller habiter un lieu plus élevé, un climat moins humide, moins froid, respirer un air plus pur, et se nourrir d'alimens salubres et substantiels.

Dans celle symptomatique d'affection gastro-intestinale, on dirigera vers la maladie essentielle les moyens curatifs, en employant les adoucissans sur l'œil souffrant.

Les moyens employés dans l'ophthalmie de l'armée russe d'occupation furent les saignées générales, les scarifications, les applications de sangsues, soit sur la conjonctive palpébrale, soit aux angles de l'œil, les rubéfians, les vésicatoires, le séton, l'usage des émétiques et des drastiques, l'administration du proto-chlorure de mercure et du mercure soluble d'*Hahnemann*, les collyres de toute espèce, notamment celui avec le blanc d'œuf et le sulfate d'alumine. Mais toujours accompagnés d'une alimentation très-forte, ces moyens ne produisirent pas souvent les bons effets qu'on en pouvait espérer. La rougeur, le gonflement et la rugosité de la conjonctive sont les signes anatomiques de son inflammation.

On voit que, dans cette maladie épidémique comme dans celles qui précèdent, les lois de l'hygiène secondent puissamment le traitement, et que, si on pouvait toujours les observer aux armées, on s'en garantirait jusqu'à un certain point. M. *Larrey* recommande aux militaires de se bien couvrir et de se mettre un bandeau sur les yeux toutes les fois qu'ils couchent au bivouac.

CONGÉLATION ET SES EFFETS MORTIFIANS.

Le froid excessif produit les mêmes effets que l'ivresse ; aussi, quand ces deux causes agissent simultanément, la mort arrive plus tôt.

A un état d'exaltation des forces succède une faiblesse générale ; la sensibilité et la contractilité diminuent, les mouvemens deviennent incertains ; la respiration, la circulation s'affaiblissent ; la phonation et l'articulation des sons, d'abord difficiles, deviennent bientôt impossibles ; la puissance de la volonté est nulle ; les parties les plus éloignées du centre de la circulation s'engourdissent, se refroidissent et perdent leur puissance réactive, qui abandonne en peu de temps toute l'économie.

Marche. Les parties les plus éloignées du centre de la circulation éprouvent les premiers effets du froid ; tels sont le nez, les oreilles, les doigts et les orteils ; on y ressent d'abord : horripilation, douleur glaciale, tremblement, rougeur violette due à la stase du sang dans les capillaires, stupeur, sentiment de pesanteur incommode : ce degré peut se rapporter aux engelures à leur début, et céder aux mêmes moyens curatifs : frictions avec la neige, onctions avec les corps gras. Peu à peu les parties prennent une couleur plus intense ; une espèce de fourmillement précède une douleur vive. Le sang du système capillaire, refoulé en dedans, s'accumule vers le cœur, qui le pousse avec force vers le cerveau, parce que cette partie est moins exposée à l'action du froid que les organes plus éloignés ; d'où résulte une congestion encéphalique, une cause d'apoplexie ; de là aussi ce penchant irrésistible au sommeil, un charme puissant qui conduit en un clin d'œil et sans qu'on le sente à une mort douce : le système nerveux est surtout gravement altéré dans ses fonctions. Pendant la désastreuse campagne de Russie, en 1812, M. le baron *Des Genettes*, médecin en chef de l'armée, a vu des soldats marchant avec énergie, se plaindre tout à coup qu'un voile couvrait leurs yeux ; ceux-ci devenir

hagards, fixes; les muscles du tronc, ceux du cou, spécialement les sterno-mastoïdiens, se contracturer, les extrémités inférieures de ces hommes se fléchir, et les malheureux tomber avec des symptômes de catalepsie ou d'épilepsie.

Le froid éteint la vie en agissant sur les solides, dont il trouble et détruit les fonctions, et sur les fluides, qu'il laisse se solidifier. Les parties congelées deviennent froides, insensibles et immobiles; elles s'engorgent un peu, deviennent livides à peu près comme les parties enflammées qui se gangrènent; bientôt la démarcation a lieu, et la portion gangrenée tombe spontanément.

Il n'est pas nécessaire de parcourir de longues routes dans les pays septentrionaux pour éprouver les effets pernicieux du froid; il a suffi à des militaires de traverser les Alpes, les montagnes des Asturies ou la sierra Morena, pour être atteints de gangrène partielle; et M. le baron *Larrey* dit qu'à Eylau l'abaissement subit de température produisit aussi ce funeste accident chez beaucoup de soldats.

Moyens à employer pour rappeler à la vie les soldats atteints de congélation.

1°. Réchauffer les régions précordiale et épigastrique en y appliquant des alcoholiques, puis en les frictionnant avec la neige ou l'eau très-froide; après quoi on les couvrira avec des linges secs et froids, qui seront remplacés par d'autres, chauffés graduellement; on fera en même temps des frictions froides avec l'eau-de-vie camphrée sur le trajet des gros vaisseaux, au cou, sous les aisselles, aux aines et par tout le corps : on continuera l'emploi de ces moyens jusqu'à ce que les contractions du cœur se développent et poussent à la surface le sang qui doit communiquer aux parties la chaleur naturelle. Lorsque l'individu donnera quelque signe de vie et que les mâchoires pourront s'écarter, on fera prendre des boissons toniques, telles que de bon vin, du vin de kina, du bouillon, de l'eau-de-vie; d'abord en petite quantité, puis à plus haute dose graduée. Si, douze heures environ

après avoir été rappelé à la vie, l'individu présentait des signes de congestion, comme : pouls fort et vibrant, face colorée, respiration stertoreuse, il faudrait recourir aux saignées générales et locales, et les réitérer, suivant l'intensité des symptômes, et se conduire d'ailleurs comme dans le traitement de l'apoplexie.

TÉTANOS.

De τεταινόω, *je tends :* c'est une névrose particulière de la contractilité. On le nomme *idiopathique* lorsqu'il se développe spontanément, comme sous la zone torride, et *traumatique* celui qui est causé par une blessure, τραυμα. Nous ne parlons ici que du dernier.

Cet accident est le plus redoutable de ceux qui surviennent à la suite des plaies, surtout de celles d'armes à feu. Il a existé dès l'antiquité ; *Hippocrate* et bien des médecins depuis en ont fait mention ou l'ont décrit ; *Dazille* seul en a donné un traité philosophique. Pendant nos vingt-cinq ans de gloire et de dangers, lorsque des plaines de l'Andalousie aux rives du Volga nos armées illustraient chaque jour par un combat, on a malheureusement pu tant de fois l'observer, il a été si bien décrit par M. *Larrey*, que son diagnostic n'est plus douteux. Néanmoins son étiologie et son traitement sont encore inconnus. Quel service éminent ne rendrait pas à l'humanité et surtout aux armées celui qui parviendrait à cette précieuse découverte !

Causes *prédisposantes.* Blessures, commotions violentes, coups de feu aux articulations, sur le trajet des nerfs, piqûres, fractures comminutives, arrachement, déperdition plus ou moins considérable de substance par les projectiles de la guerre, mettant les nerfs à nu.

Déterminantes. Transition brusque de la chaleur au froid, surtout avec pluie ou humidité, en supprimant la suppuration des plaies ou la transpiration. M. *Larrey* rapporte qu'en Égypte cinq cents blessés

furent atteints de tétanos dans une nuit froide après un jour brûlant, et que tous succombèrent; il dit que la même cause fit périr presque tous les blessés à la campagne d'Autriche en 1809. La compression d'un nerf dans une ligature d'artère ou sa lésion, le froissement des chairs ou l'application de substances irritantes dans le pansement des plaies, une vive affection morale, les écarts de régime, suffisent pour le déterminer.

Symptômes. Douleurs sourdes dans les plaies; diminution, puis suppression de la suppuration; inflammation d'un aspect particulier; irritation des nerfs, contracture et raideur des muscles, de tout le corps ou d'une de ses parties.

Lorsqu'il est général, le corps s'enlève comme une statue, tous les muscles sont raidis, la contracture de ceux de l'abdomen diminue considérablement le volume de cette partie, la face se colore, s'altère; la bouche se contourne, les paupières sont ouvertes, les yeux fixes, les pupilles dilatées; la respiration est petite; très-pénible; la soif ardente; le cœur subit la contracture tétanique, ses mouvemens sont imparfaits, irréguliers; les sphincters resserrent les ouvertures.

Lorsque les muscles de la partie antérieure du tronc et du cou se contractent seuls et opèrent la courbure en avant, on nomme la maladie *emprosthotonos*.

Quand ce sont les muscles de la région postérieure, il y a courbure par renversement, ce qu'on appelle *opisthotonos;* le mal est désigné par le nom de *pleurosthotonos*, s'il agit sur les muscles d'un côté, formant la courbure à droite ou à gauche. Tous ces phénomènes appartiennent aussi à l'empoisonnement par les strychnées. Enfin, le trismus est le tétanos qui affecte les muscles de la gorge, du pharynx, de l'œsophage et des mâchoires.

Presque toujours cette maladie affecte l'appareil nerveux sans agir sur la sensibilité. Les facultés intellectuelles et toutes les fonctions du cerveau conservent leur intégrité jusqu'à la mort; les douleurs sont intolérables, quelquefois nulles; la volonté commande, mais

l'appareil musculaire n'est plus soumis à son empire : constipation et rétention d'urine, ou éjection par élans de l'urine ou des excrémens ; l'existence est alors un supplice affreux, et la mort un bienfait désiré. Elle peut être déterminée, non-seulement par l'irritation nerveuse cérébro-spinale, mais encore par la compression des viscères abdominaux ou thoraciques, et le resserrement du cœur : elle survient avant le quatrième ou le cinquième jour, rarement après le vingtième. Lorsque les accidens ont peu d'intensité et que l'on a atteint le dixième jour, l'on peut espérer la guérison.

Anatomie pathologique. Lésions du cerveau et de la moelle rachidienne, inflammation de leurs membranes, engorgement de leurs vaisseaux, épanchemens, ramollissement, altérations plus ou moins considérables de l'appareil digestif.

Traitement curatif. Tous les médicamens employés ont produit à peine quelques rares guérisons sur des milliers de malades : l'ammoniaque, le camphre, le musc, le castoréum, l'opium, ont tour à tour été administrés ; s'il en est un qui paraisse avoir réussi quelquefois, c'est le dernier. On le donne à la dose de quatre grains jusqu'à un demi-gros ou un gros dans les vingt-quatre heures, seul ou associé à l'un des antispasmodiques cités. Administré à la dose ordinaire, il ne produit aucun effet. Les saignées, les ventouses, les moxas, etc., ont paru quelquefois produire de bons effets ; il vaut mieux y recourir que de rester inactif, lorsque les symptômes sont graves.

« Melius est remedium anceps quàm nullum. »

On obtient plus de succès en agissant sur les causes : il faut couper la ligature dans laquelle un nerf est embrassé, et cautériser l'artère ; si la lésion d'un nerf a provoqué le mal, en opérer la section, entretenir dans les locaux une chaleur suffisante et égale, rappeler la transpiration par les boissons chaudes, et la suppuration dans les plaies par quelques épispastiques mitigés. Le trismus s'oppose presque tou-

jours à l'ingestion des médicamens ; lorsque l'isthme du gosier n'est pas trop resserré, on introduit par les narines une sonde œsophagienne qui leur sert de canal.

Préservatif. Il est heureusement plus efficace, et consiste à prendre toutes les précautions possibles dans le transport des blessés, comme éviter les cahots, rapprocher les ambulances, ne pas évacuer les malades pendant la nuit, fuir les exhalaisons marécageuses, éloigner des pansemens toute substance sale, grasse ou irritante, et surtout opérer immédiatement l'amputation de la partie, si l'on a la moindre crainte : ce dernier moyen arrête souvent la maladie, et la prévient presque toujours. Bien des blessés ont succombé, parce qu'on a voulu leur conserver une phalange.

Quæ medicamenta non sanant, ea ferrum sanat.

POURRITURE D'HOPITAL OU TYPHUS TRAUMATIQUE.

Elle se déclare souvent tout à coup dans les hôpitaux, et règne toujours épidémiquement. Sa contagion, admise par la plupart des auteurs, est contestée par quelques autres, notamment par *Percy*. Cette maladie est une altération particulière des plaies et des ulcères ; ses effets sont funestes, et sa nature inconnue.

Causes. Elle se manifeste dans tous les pays et en tout temps : elle naît surtout dans les salles insalubres ou encombrées de blessés, sous une température chaude, humide, électrique. On l'attribue généralement à l'action directe des miasmes sur les tissus dénudés et enflammés, au contact médiat ou immédiat des objets imprégnés de ces miasmes ou de matière infectante, tels que des instrumens ou des objets de pansement, des vêtemens. Le mauvais état de l'appareil digestif aggrave cette affection et peut même la faire naître ; il en est de même des écarts de régime.

Symptômes. Douleurs sourdes et tensives dans les plaies, dont les bords se tuméfient, deviennent ternes ou livides, et se renversent; cet état s'accompagne de chaleur à la peau, soif, insomnie, fièvre; la suppuration diminue et devient sanieuse; le fond des plaies ou des ulcères est enduit d'une couche pulpeuse grisâtre d'une fétidité repoussante; leurs bords se festonnent; l'érosion, ici comme dans le carcinome, envahit et dévore rapidement les tissus, particulièrement le fibreux, le cellulaire et le dermoïde, ne respectant que les nerfs et les artères. M. *Hennen* a pourtant vu, à l'hôpital de Bilbao, les blessés atteints de cette maladie périr à la suite d'hémorrhagies répétées.

Cette forme de la maladie est appelée *membraneuse*, à cause de la couche membraniforme, grisâtre, qui adhère aux bourgeons charnus, les recouvre et remplit leurs interstices.

L'autre, que M. *Delpech* nomme *ulcéreuse*, n'attaque ordinairement à la fois qu'un point de la plaie, y cause une excavation analogue aux ulcères syphilitiques, qui détruit les bourgeons charnus avec beaucoup de rapidité, lorsqu'elle existe simultanément sur plusieurs points.

Elle se termine quelquefois d'elle-même après huit, dix jours, un mois ou plus; mais l'issue en est souvent funeste, lorsqu'il y a gastro-entérite.

Traitement. Commencer par diminuer le nombre de blessés dans les salles infectées, ou mieux, les évacuer dans d'autres plus vastes et mieux aérées; purifier l'air par des arrosemens réitérés d'eau chargée de chlorures; employer extérieurement les topiques suivans: charpie imbibée d'acides végétaux concentrés ou d'acides minéraux affaiblis, tranches de citrons appliquées sur les ulcères; plumasseaux trempés dans la solution de nitrate acide de mercure, alun calciné. L'emploi de ces moyens locaux est moins avantageux dans la première espèce, à cause de la fausse membrane, difficile à enlever, et qui empêche l'action des caustiques. Le camphre, le kina, le charbon et surtout

les chlorures réussissent souvent; toutefois le traitement intérieur doit accompagner celui-ci : il consiste dans la diète absolue, l'usage des antiphlogistiques, des boissons délayantes acidules, rarement des excitans, lorsque l'inflammation a disparu. Lorsqu'il y a pléthore, les saignées sont généralement suivies de succès. L'huile de térébenthine mêlée au charbon et au kina, forme une croûte qui préserve les plaies du contact des miasmes putrides; mais de tous les moyens, le plus sûr et le plus efficace a toujours été le cautère actuel, même après l'amputation, lorsque le désordre local étant trop considérable, on a été forcé d'y recourir..... « *Quæ ferrum non sanat, ea ignis sanat.....* »

Préservatif. C'est encore dans l'hygiène que l'on trouve les moyens de prévenir ou de faire avorter cette terrible épidémie.

Ne placer dans les salles que le nombre de blessés compatible avec la salubrité de l'air, prescrire un régime sévère, supprimer le vin, évacuer les salles partiellement ou en totalité dès que l'on voit les plaies revêtir un mauvais caractère, purifier l'air et le renouveler, placer les blessés dehors, dans des baraques ou des tentes, éloigner et isoler les individus le plus possible, entretenir la propreté des plaies, les panser avec de la charpie et du linge neuf ou lessivé, rejeter les objets doués d'une mauvaise odeur ou d'un aspect sale : tels sont les soins indispensables pour éloigner cette infection.

Quoique je n'aie pas embrassé ici l'étude de toutes les maladies qui assiégent l'homme de guerre, si j'ai pu lui être utile, et mériter les suffrages de mes juges, je serai trop heureux.

FIN.

APHORISMES D'HIPPOCRATE.

Traduction libre de l'auteur.

C'est l'hiver que les digestions sont le plus faciles ; elles le sont un peu moins au printemps, et beaucoup moins dans l'été et dans l'automne. *Sect.* 1re., *aphor.* 18.

L'excès de veille et l'excès de sommeil sont nuisibles. *Sect.* 2e., *aph.* 3.

Les lassitudes spontanées sont des symptômes de maladies. *Sect.* 2e., *aph.* 19.

De deux douleurs produites simultanément dans des points différens, la plus violente neutralise l'autre. *Sect.* 2e., *aph.* 46.

Ceux qui sont accoutumés à supporter des fatigues, fussent-ils débiles ou vieux, les supportent plus facilement que les hommes robustes et jeunes qui n'en ont pas l'habitude. *Sect.* 3e., *aph.* 49.

Les maux que les moyens pharmaceutiques ne guérissent pas cèdent à l'application de l'instrument ; ceux qui résistent à l'instrument sont détruits par le feu ; mais ceux dont le feu n'opère pas la guérison, doivent être réputés incurables. *Sect.* 8e. *aph.* 6.

Pour étudier et pratiquer convenablement la médecine, il faut y mettre de l'importance ; et pour y mettre une importance véritable, il faut y croire.

CABANIS, *du degré de certitude en médecine.*